

NOTICES HISTORIQUES

2

DES

Saints canonisés le 7 Juillet

ET DES

DEUX CENT-CINQ MARTYRS JAPONAIS

BÉATIFIÉS LE 14 JUILLET 1867

IMPRIMERIE

Par S. S. PIERRE IX, Pape



MONTREAL

DES PRESSES A VAPEUR DE PLINGUET ET LAPLANTE

30, Rue St. Gabriel

1867

NOTES HISTORIQUES

Saints canonisés le 7 juillet

1871

DEUX CENT-CINQ MARTYRS JAPONAIS

REVUE DE LA LITTÉRATURE

IMPRIMATUR :

† IG. EV. DE MONTRÉAL.

MONTRÉAL

100, RUE ST. GABRIEL

30, Rue St. Gabriel

1871

Une coïncidence, que quelques-uns peuvent attribuer au hasard, mais dans laquelle il nous est bien permis de voir la main de la Providence, vient, pour ainsi dire, de mettre en présence l'esprit et la matière de notre siècle; pendant qu'à Paris on célèbre les progrès matériels et les conquêtes faites par l'homme sur le monde physique, Rome se livre aux triomphes spirituels et affirme les conquêtes faites par le chrétien dans le monde moral. Ainsi que le dit si bien un écrivain français, en célébrant le dix-huit centième anniversaire de la mort glorieuse de saint Pierre et de saint Paul, Pie IX rappelle

la plus étonnante victoire remportée par l'esprit sur la matière ; en élevant aux honneurs de l'autel les martyrs et les saints, il montre que cette victoire se perpétue à travers les âges et arrête les progrès de l'esprit païen du matérialisme, qui fait tant d'efforts pour prendre le gouvernement de l'humanité.

Nous avons donc cru remplir un devoir utile pour les Catholiques du Canada en même temps qu'agréable pour nous, en retraçant la vie édifiante des vingt-cinq nouveaux Saints que N. S. P. le Pape a canonisés le 7 juillet courant, et celle des deux cent-cinq Martyrs Japonais que le même Pontife a élevés au rang des Bienheureux le 14 du même mois.

Les exemples laissés par les grands Serviteurs de Dieu que l'Eglise vient de nous donner pour amis et protecteurs dans le ciel, ne peuvent que nous affermir dans la foi catholique.

Montréal, 15 juillet 1867.

NOTICES HISTORIQUES.

SAINT PAUL DE LA CROIX.

Le 26 août de l'année dernière, après la promulgation d'un décret approuvant deux miracles proposés pour la canonisation du Bienheureux Paul de la Croix, Pie IX avait dit :

“ La religion catholique n'est pas
“ inféconde et stérile, comme le sont
“ toutes les sectes. Les sectes, œu-
“ vres de la malice humaine, ne peu-
“ vent produire que le mal ; la reli-
“ gion catholique, au contraire, est l'œu-
“ vre de Dieu, et les œuvres de Dieu pro-
“ duisent des fruits de vie éternelle.

“ Un de ces fruits, Paul de la
“ Croix, vient d'être cueilli dans le
“ jardin de l'Eglise. Vous savez le
“ bien qu'il opéra parmi les peuples
“ par la sainteté de sa vie et par la
“ ferveur de son zèle apostolique.
“ Vous savez comment, non content
“ de cela, il institua une nouvelle
“ famille religieuse qui se voua à
“ l'assistance du prochain, à l'extir-

“ pation des vices et à la propagation
 “ de la vertu : vocation éminemment
 “ sainte et utile à l’Eglise et à la
 “ société. ”

Paul de la Croix fut donc, comme les François d’Assise, les Dominique, les Ignace de Loyola, un de ces grands bienfaiteurs de l’humanité, un grand missionnaire, un grand apôtre, et le père d’une servente famille de missionnaires et d’apôtres. Quoique toutes les œuvres de zèle lui fussent chères, quoique son grand cœur embrassât l’humanité tout entière dans son désir de gagner des âmes à Dieu, une nation attirait particulièrement son attention : c’était le peuple anglais. Il semblait à Paul que si ce grand peuple revenait à la foi catholique, l’introduction et la propagation de notre religion deviendraient plus faciles ailleurs ; aussi la conversion de l’Angleterre fut-elle comme la grande pensée de sa vie ; mais n’anticipons pas sur les faits et laissons parler ses biographes.

Paul, issu d’une famille noble au Montferrat, naquit le 3 janvier 1694,

à Ovada, dans le diocèse d'Acqui, en Piémont. Il perdit jeune ses parents ; mais il avait eu le temps d'en recevoir d'excellents exemples. Vers l'âge de vingt ans, déjà exercé à la pratique de toutes les vertus chrétiennes, et animé d'un grand amour pour la mortification et la pauvreté, il conçut le dessein de fonder une congrégation établie sur l'entier détachement des choses de la terre. Approuvé par l'Evêque d'Alexandrie, dans le diocèse duquel il vivait, il revêtit, à l'âge de vingt-six ans, la tunique noire et se retira dans une espèce de cellule où il dressa la règle de l'Institut qu'il avait en vue de fonder. Il dut aussi s'occuper d'obtenir l'approbation du Souverain-Pontife. Après bien des difficultés et des épreuves partagées par son frère, qui était venu le trouver et qui se livrait comme lui aux exercices de la plus rude pénitence, il obtint de Benoit XIII, en 1725, la permission de recevoir des novices. Les nouveaux religieux se mirent à donner des missions. Ce fut à Orbittelle, en Toscane, qu'il trouva d'abord une retraite en forme de communau-

té régulière. C'était en 1737 ; il n'avait encore avec lui que neuf compagnons de ses travaux. En 1741, le pape Benoit XIV confirma par un bref l'existence du nouvel Institut, la Congrégation des Clercs Déchaussés de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ (les Passionnistes.)

L'un des plus ardents désirs de Paul de la Croix était la propagation de la foi dans le monde. Devançant en cela les prévisions de Joseph de Maistre, il pressentait que la grande œuvre de cette propagation recevrait une puissante impulsion de la conversion de l'Angleterre, et il pria particulièrement pour le retour de ce pays à la véritable Eglise : " Prions pour l'Angleterre, disait-il souvent à ses religieux dans les dernières années de sa vie. Pour moi, quand je le voudrais, je ne pourrais m'empêcher de le faire. Dès que je me mets en prière, ce malheureux royaume se présente à mon esprit, et voilà plus de cinquante ans que je prie pour sa conversion. " Un jour le Père infirmier le trouva comme en extase et

eut bien de la peine à le rappeler à lui : " Où étais je donc tout-à-l'heure ? dit-il. Je me trouvais en esprit en Angleterre ; je conduisais le grand nombre de martyrs qui ont donné leur vie dans cette île pour la foi catholique, et je priais pour ce pays." L'amour de Paul de la Croix pour l'Angleterre s'est conservé parmi les Passionnistes : c'est une tradition parmi eux qu'ils sont appelés à contribuer un jour à la conversion de *l'île des saints*, et déjà des faits confirment cette tradition. En 1840, quatre prêtres Passionnistes étant venus fonder une maison de leur Ordre près de Tournai, en Belgique, le premier sujet qui se présenta fut un jeune Anglais de haute naissance, nouvellement converti : c'était Lord Spencer, mort récemment sous l'humble habit des Passionnistes et avec le nom de Père Ignace. Peu de temps après, Mgr. Wiseman, alors coadjuteur de Mgr. Walsh, invita le supérieur du monastère belge à établir un Institut en Angleterre, et, en 1842 près de la ville de Stone, des religieux suivirent la règle des Passionnistes à

Aston-Hall ; ce fut entre les mains du supérieur belge, le P. Dominique, que l'illustre docteur Newman fit son abjuration.

Paul de la Croix s'était fixé à Rome dans les dernières années de sa vie ; il s'éteignit dans le Seigneur le 18 octobre 1775, à l'âge de quarante-vingt-un ans. Le Pape Pie VI, qui l'estimait singulièrement le déclara Vénérable ; en 1821, Pie VII proclama l'héroïsme de ses vertus ; le 1er mai 1853, Pie IX le déclara solennellement Bienheureux. Ne doit-on pas voir dans la canonisation qui vient d'avoir lieu une de ces admirables voies de la Providence qui prépare à son Eglise des triomphes inattendus et décisifs ?

SAINTE GERMAINE COUSIN, BERGÈRE.

Germaine Cousin naquit à Pibrac, dans vignerie de Toulouse, vers l'an 1579. Son père était un pauvre cultivateur, auquel la tradition donne le nom de Laurent. Sa mère s'appelait Marie Laroche ; l'enfant qui venait accroître cette famille indigente parut, dès les premiers instants, vouée à la souffrance et aux afflictions. Elle apportait en naissant de cruelles infirmités, étant percluse de la main droite et atteinte de scrofules. A peine sortie du berceau, elle devint orpheline : Dieu lui retira sa mère. Son père ne tarda pas à se remarier, et il eut des enfants de sa seconde femme. Celle-ci, comme il arrive presque toujours, au lieu de prendre en pitié l'orpheline que la Providence lui confiait, la prit en aversion. Ainsi notre Bienheureuse, déjà pauvre, infirme, orpheline, fut placée sous le joug d'une marâtre. Ce furent là les

premières grâces de Dieu, qui jeta tout de suite dans le creuset l'or de cette belle âme, pour en tirer le trésor dont il voulait enrichir la terre et le ciel. Voilà l'école où Germaine apprit de bonne heure l'humilité, la patience et les autres vertus. Elle aima la douleur comme une sœur née avec elle, placée avec elle dans son berceau, et qui fut sa constante et unique compagne depuis son premier cri jusqu'à son dernier soupir. Dès qu'elle fut en âge, sa marâtre, qui ne pouvait la souffrir à la maison, la mit à la garde des troupeaux. Elle y resta jusqu'à la fin de ses jours. Dans ce métier où l'on vit trop souvent avec soi-même, ou presque toujours avec les mêmes personnes, Germaine vivait continuellement avec Dieu : aussi, loin de perdre son innocence, comme beaucoup d'enfants, ou de rester dans l'ignorance des choses spirituelles, elle trouvait dans la solitude une source de lumière et de bénédiction. Le grand Dieu qui se cache aux savants et aux superbes, mais qui prend plaisir à se révéler aux petits et aux humbles, se faisait

entendre à son cœur. Elle sut de bonne heure ce que n'apprennent jamais ceux qui ne lui demandent pas de les instruire. Entourée des créatures de Dieu, elles les entendait louer Dieu : tous les mouvements de son cœur s'unissaient à leur cantique éternel. Le monde n'avait plus rien à enseigner à cette ignorante qui connaissait Dieu, et rien à donner à cette indigente qui aimait Dieu. Prévenue d'une telle grâce, la solitude que lui imposait sa profession lui devint délicieuse, non pas tant parce qu'elle y était à l'abri des duretés et des mauvais traitements de sa marâtre, que parce qu'elle y jouissait de la présence de Celui que son cœur cherchait seul. Elle devait dire, comme un père du désert : *O beata solitudo ! O sola beatitudo !* " O bienheureuse solitude ! O seul bonheur ! " A l'exemple des plus grands saints, elle se créait une retraite dans la retraite même. Jamais on ne lui vit rechercher la compagnie des autres jeunes bergères : leurs jeux ne l'attiraient point et leurs rires ne troublaient point son recueillement. Si quelques

fois elle parlait aux filles de son âge, c'était pour les exhorter doucement à se souvenir de Dieu. Soumise aux ordres de la Providence, elle s'occupait uniquement de donner à Dieu, d'une manière toujours plus parfaite, ce qu'il voulait d'elle dans l'état où sa main miséricordieuse et sage l'avait placée. Elle estimait sa pauvreté et ses infirmités comme des moyens de salut. Exposée aux rigueurs des saisons, elle y voyait, elle y bénissait des occasions de pénitence. Après que Dieu lui eut témoigné sa complaisance en suspendant pour elle, pauvre petite, les lois ordinaires de la nature, elle ne le pria point de guérir un seul des maux qui l'accablaient. Il lui sembla meilleur, quand Dieu l'aimait, de rester le rebut du monde, et de garder ce fardeau de misère qui la détachait d'elle-même. Elle ne supportait pas avec moins de constance et de résignation les peines bien autrement sensibles qui atteignaient son cœur. Il n'y avait rien pour elle dans le cœur de son père, qui aurait dû par ses caresses lui faire oublier les duretés de sa marâ-

tre. On ne lui faisait point sa place au foyer : loin de satisfaire en rien le plus grand des besoins, celui d'être aimé au moins sous le toit qui nous a vu naître, à peine lui accordait-on dans la maison paternelle un asile et un abri. La marâtre, toujours irritée, la renvoyait dans quelque coin et la réduisait à prendre son repos dans l'étable ou sur un tas de sarments, au fond d'un couloir. Peu satisfaite de tant de dureté, cette femme, par un caprice de son humeur méchante, défendait encore à Germaine d'approcher les autres enfants de la famille, ses frères et ses sœurs, qu'elle aimait tendrement, cherchant toutes les occasions de les servir, sans témoigner aucune jalousie des préférences odieuses dont ils étaient l'objet et elle la victime.

Dieu lui apprenait à aimer assez les souffrances pour accepter avec joie les humiliations et les injustices.

Elle se taisait et se cachait : et comme si sa croix lui eût paru encore trop légère, elle y ajoutait des austérités. Elle se refusa durant toute sa vie toute autre nourriture

qu'un peu de pain et d'eau. Malgré sa faiblesse et ses incommodités, elle assistait tous les jours au saint sacrifice de la messe. Les obligations mêmes de son état ne l'en dispensaient pas. Pleine de confiance, elle laissait son troupeau dans la campagne et courait se réfugier aux pieds du divin Pasteur. Une telle conduite eût été blâmable en beaucoup d'autres, et ceux-là ont une dévotion mal entendue, qui, pour la satisfaire, négligent les devoirs de leur état. Mais Germaine ne faisait qu'obéir à l'inspiration de Dieu ; elle savait qu'aucun accident n'arriverait à son troupeau et que le bon Dieu le garderait en son absence ; aussi, même lorsque ses moutons paissaient sur la lisière de la forêt de Boucône, riveraine des champs de Pibrac, et dans laquelle les loups sont en grand nombre, notre Sainte Bergère, au son de la cloche, plantait en terre sa houlette ou sa quenouille et courait à l'appel de Celui qui a dit : " Ne craignez rien, petit troupeau, je serai avec vous." A son retour, elle retrouvait ses moutons

où elle les avait laissés, tranquilles et en sécurité comme au bercail ; jamais les loups ne lui en enlevèrent aucun, et jamais ce troupeau, gardé par la quencuille de la bergère absente, ne s'écarta des limites qu'elle lui avait marquées, ni ne causa le moindre dommage dans les champs voisins. Et, comme Dieu s'était plu à bénir les troupeaux de Laban, sous la conduite de son serviteur Jacob, de même il bénissait celui que conduisait sa servante Germaine. Dans tout le village il n'y en avait pas de plus nombreux, il n'y en avait pas de plus beau. La marâtre n'en prenait pas moins occasion des absences de notre Bienheureuse pour l'accabler de reproches et d'injures, malgré les remontrances des habitants de Pibrac, plus d'une fois témoins du prodige qui enveloppait le troupeau quand l'innocente bergère était à l'église. Elle avait une dévotion d'autant plus grande au Saint Sacrement de nos autels, qu'elle devait connaître les sacrilèges que les protestants commettaient de tous côtés dans les églises des environs : on

peut supposer qu'elle était dévorée d'une sainte ardeur de réparer tant d'outrages, en pleurant aux pieds de son Sauveur, sur l'aveuglement de ceux qui méconnaissent les excès de son amour. Elle n'était pas moins assidue à recourir au sacrement de la Pénitence, pour recevoir avec plus de fruit le corps et le sang de Notre Seigneur : persuadée de la nécessité de ses secours pour quiconque veut suivre avec constance la voie de la justice, on la voyait s'en approcher chaque dimanche et chaque fête de l'année. La ferveur avec laquelle elle recevait le sainte Communion offrait un spectacle si touchant, que ceux qui la voyaient en étaient ravis, et que l'impression n'en put être effacée par une longue suite d'années. Dès son bas âge, elle avait donné des preuves de cette tendre et solide piété envers la Mère de Dieu, qui selon la doctrine des Saints Pères, est une marque de prédestination. Son chapelet, qu'elle récitait souvent, était son seul livre. Elle trouvait dans l'*Ave Maria* une source intarissable de lumières, de consolations et de ravisse-

ments. Elle le prononçait encore d'un cœur plus tendre aux heures où l'airain sacré nous invite à saluer, avec l'ange, avec Ste. Elizabeth et avec l'Eglise, *Marie pleine de grâce*. Au premier son de la cloche, elle se mettait à genoux, en quelque lieu qu'elle se trouvât. On la vit souvent s'agenouiller ainsi au milieu de la neige et de la boue, sans prendre le temps de chercher une meilleure place, et si la cloche se faisait entendre dans le moment qu'elle traversait le ruisseau qui arrose le territoire de Pibrac, sans hésiter elle tombait à genoux dans l'eau et faisait sa prière. Toutes les fêtes de la Reine des Saints augmentaient la ferveur de Germaine : elle s'appliquait à les sanctifier par quelques œuvres de piété et de pénitence. Une de ces œuvres que lui inspirait l'amour de Jésus et de Marie était de réunir autour d'elle, quand elle le pouvait, quelques uns des petits enfants du village. Elle s'appliquait à leur faire comprendre les vérités de la religion, et leur persuadait doucement d'aimer ce qu'elle aimait elle même uniquement.

Comme elle cherchait en tout les intérêts de son Sauveur et non les siens propres, le monde, qui fait le contraire, devait s'indigner de trouver en elle la condamnation de ses maximes et de sa conduite : il rit de sa simplicité et tâcha de la décourager par ses railleries ; mais, à l'exemple de son Sauveur, elle n'opposa que le silence et la prière à ses ennemis. En récompense le ciel voulut montrer par des miracles combien cette fille si pauvre et si délaissée lui était agréable.

Pour se rendre à l'église du village elle était obligée de traverser un ruisseau qu'elle passait à gué, sans difficulté, dans les temps ordinaires, mais que les pluies d'orage rendaient quelquefois infranchissable. Un jour, des paysans, qui la voyaient venir de loin, s'arrêtèrent à quelque distance, se demandant entre eux, d'un ton railleur, comment elle passerait : car la nuit avait été pluvieuse, et le ruisseau, extrêmement gonflé, roulait avec fracas ses eaux qui auraient opposé une barrière à l'homme le plus vigoureux. Germaine

arrive sans songer à l'obstacle, peut-être sans le voir ; elle approche ; ô merveille de la puissance et de la bonté divines ! les eaux s'ouvrent devant elle, comme autrefois devant les enfants d'Israël, et elle passe sans mouiller seulement le bord de sa robe. A la vue de ce prodige, que Dieu renouvela dans la suite très-souvent, les paysans s'entre-regardèrent avec crainte, et les plus hardis commencèrent à respecter celle dont ils avaient voulu se railler.

Si quelqu'un sur la terre pouvait se croire dispensé d'exercer la charité en faisant l'aumône, c'eût été notre Bienheureuse. Certes, elle n'avait point de superflu à donner, puisque le nécessaire même lui manquait. Quelle convoitise à retrancher dans cette vie de privation et de pénitence ? Quelle épargne faire sur les fruits du travail pour lequel elle ne recevait qu'un peu de pain et d'eau, des injures et des mauvais traitements ? Mais, d'un autre côté, comment, en voyant un pauvre, n'aurait-elle pas vu dans ce pauvre Jésus souffrant ? et comment aurait-elle pu

voir dans les souffrances celui qui l'avait aimée jusqu'à la mort, sans le secourir ? Elle partagea son pain avec lui dans la personne des pauvres. Ses pieuses libéralités que Dieu multipliait peut-être, rendirent sa fidélité suspecte ; on l'accusa de voler le pain de la maison. Sa marâtre la crut aisément coupable et n'en demanda pas davantage pour la traiter avec la dernière rigueur. Un jour, pendant la plus grande rigueur de l'hiver, elle apprend ou croit s'apercevoir que notre Bienheureuse avait emporté, dans son tablier, quelques petits morceaux de pain. Elle court aussitôt après elle, pleine de fureur, un bâton à la main et gesticulant déjà, lui jetant les injures avant d'avoir pu l'atteindre. Deux habitants de Pibrac, qui cheminaient de ce côté, voyant cette femme hors d'elle-même, devinèrent son projet et la suivirent en doublant le pas, dans le charitable dessein d'arrêter les coups prêts à tomber sur l'innocente victime. Ils rejoignent donc la marâtre et apprennent le sujet de son emportement ; ils arrivent avec elle auprès de

Germaine: on ouvre son tablier; mais au lieu du pain qu'on y croyait trouver, il n'en tomba que de belles et fraîches fleurs nouées en bouquet. Le sol de Pibrac n'en avait jamais produit de semblables, et d'où pouvaient-elles venir dans cette rigoureuse saison, sinon du ciel? Saisis d'admiration, les témoins de ce miracle allèrent aussitôt dans Pibrac publier ce qu'ils venaient de voir. Depuis cette époque on ne la regarda plus que comme une sainte. Son père, prenant des sentiments plus tendres, défendit à sa femme de la maltraiter davantage et voulut lui donner place dans sa maison avec ses autres enfants. Mais l'humble bergère refusa une telle faveur; elle le pria de la laisser dans le lieu obscur où l'avait confinée sa marâtre.

Après l'avoir ainsi sanctifiée par l'humiliation et les souffrances, Dieu la retira de ce monde lorsque les hommes, devenus plus équitables, commençaient à rendre à sa vertu les honneurs qu'elle méritait. Un matin, son père ne l'ayant pas vue sortir comme à l'ordinaire, alla l'appe-

ler sous l'escalier où elle avait voulu continuer de prendre son repos. Elle ne répondit point; il entra et la trouva morte dans son lit de sarments. Elle s'était sans doute endormie dans la prière. Dieu l'avait appelée : " Venez, ma douce colombe, " — *Veni colomba mea*, lui avait-il dit, et son âme était partie vers son Bien-Aimé, qui lui adressait de si tendres invitations. Ce fut l'an 1601, vers le commencement de l'été. Elle avait 22 ans.

La nuit de sa mort, deux religieux allant vers Pibrac, surpris par l'obscurité, avaient été obligés de s'arrêter dans la forêt voisine et d'y attendre le jour. Au milieu de la nuit, les bois furent tout-à-coup illuminés d'une clarté plus belle que celle de l'aurore, et une troupe de vierges, vêtues de blanc et environnées d'une lumière éclatante, parurent aux regards des voyageurs; elles se dirigeaient du côté de la chaumière de Laurent Cousin. Bientôt après elles repassèrent; mais il y en avait une de plus que les autres entouraient, et celle-ci portait une couronne de fleurs

nouvelles. Etonnés de cette vision, les deux religieux pensèrent qu'une âme sainte avait quitté la terre. Le lendemain, étant arrivés à Pibrac, ils y apprirent que Germaine venait de mourir. Le peuple vint en foule à ses funérailles ; il voulut honorer celle qu'il avait trop longtemps méprisée et trop tard connue.

Elle fut enterrée dans l'église, suivant l'usage de cette époque, en face de la chaire. Toutefois, sa place n'eut rien qui la distinguât des autres, et ne fut marquée par aucune inscription. Le souvenir de ses bons exemples et de ses vertus ne périt point parmi les habitants de Pibrac. Mais ceux qui l'avaient connue disparaissaient peu à peu ; on oublia la place où elle reposait, lorsqu'enfin il plut à Dieu de manifester hautement la gloire de son humble servante et de lui donner en quelque sorte une vie nouvelle.

Ce fut vers l'an 1644 que le Ciel permit, par un prodige, que son corps fût découvert. A partir de ce moment, le nom de la Vierge Germaine devint en grande vénération, non-seulement

dans le diocèse de Toulouse, mais encore dans les diocèses voisins—Un grand nombre de grâces et de miracles obtenus par son intercession, des prodiges éclatants montrant visiblement que Dieu voulait glorifier aux yeux des hommes celle dont la condition avait été si basse, la vie si pauvre et si cachée, éveillèrent l'attention de l'autorité épiscopale de Toulouse. Ce fut en 1700 que se fit le premier procès d'information sur les miracles et la sainteté de la Vierge de Pibrac. Plusieurs évêques firent de même dans leur diocèse respectif. Ces actes furent expédiés à Rome, et le procès eut un commencement d'exécution; mais les ressources ne pouvant pas parer aux frais de la procédure, les travaux s'arrêtèrent, et dans les révolutions qui suivirent, les documents se rapportant à cette cause furent perdus. La dévotion à Germaine Cousin n'en continua pas moins son cours, et le culte rendu à la vénérable jeune fille alla même trop loin, car il dépassa les bornes voulues par l'Eglise, dans les honneurs à rendre aux Serviteurs

de Dieu dont elle n'a pas encore reconnu la sainteté. Plus d'une fois les autorités ont eu à élever la voix pour arrêter les fidèles dans leurs pieux excès. Ce ne fut qu'en 1853 que Mgr. Mioland, alors Archevêque de Toulouse, crut devoir reprendre les travaux préparatoires au procès de béatification de notre jeune Vierge. Des procès-verbaux attestant légalement plus de quatre cents miracles ou grâces extraordinaires attribués à l'intercession de Germaine Cousin, et trente lettres postulatoires d'archevêques et évêques français qui, conjointement avec le chapitre, leur cathédrale et leur clergé, s'unirent à l'archevêque de Toulouse pour solliciter du Saint Siège la béatification de la Servante de Dieu, furent le résultat de ces démarches préliminaires. Des nombreux miracles dont nous venons de parler, nous n'en citerons qu'un des derniers opérés : Une femme du nom de Bertrande Lafon mit au monde un enfant, chez qui on ne tarda pas à découvrir une infirmité bien grande ; cet enfant, non-seulement était aveugle, mais même n'a-

vait pas d'yeux ; lorsqu'on soulevait ses paupières, toujours abattues, on ne distinguait ni pupille, ni cornée, mais seulement une matière informe comme un morceau de chair. Deux habiles médecins de Toulouse, MM. Massol et Duclos, après avoir essayé pendant trois mois toutes les ressources de leur science, finirent par déclarer à Bertrande qu'il n'y avait rien à faire, que son enfant était né aveugle et resterait aveugle. Dans son affliction, Bertrande ne désespéra pas de la bonté divine. Elle implora la protection de Germaine et, dès le soir même, en couchant le petit François, elle posa sur ses yeux un linge qui avait touché le corps de la bergère bénie. Vers minuit, elle priait encore auprès de son cher enfant, demandant à Dieu de le guérir, lorsque tout-à-coup elle crut apercevoir au-dessus du berceau une lumière, une sorte d'auréole. Sa prière en devint plus fervente. Se sentant comme assurée en son cœur d'obtenir ce qu'elle demandait, elle oublia le sommeil et pria jusqu'au jour. Alors, s'approchant du berceau, elle enlève d'une main émue le linge

qui couvrait le visage de l'enfant. Bonté céleste ! ce petit visage, auparavant si morne, est animé de deux yeux vifs et brillants qui se fixent sur elle. Son enfant la voit et lui sourit ! Folle de joie, elle s'agite, elle pleure, elle crie miracle ! et, se précipitant à la fenêtre, elle appelle du geste et de la voix tous ses voisins, leur criant de venir voir ce que Dieu venait de faire pour elle. Les voisins, qui savaient combien elle s'affligeait du triste état de son enfant, crurent que l'excès de la douleur lui avait ôté la raison. Ils montèrent avec un sentiment de compassion, pour la calmer et l'empêcher de se porter à quelque extravagance dangereuse. Ils virent son bonheur. L'enfant souriait comme s'il eut eu conscience de la grâce qu'il avait reçue, et les regardait de ses beaux yeux tout pleins de vie ; et tous ensemble rendirent grâces à Dieu qui daigne accorder aux hommes de telles faveurs par les mérites de ses saints. Germaine fut béatifiée par Pie IX, glorieusement régnant, le 7 mai 1854 ; et dimanche, le 7 juillet 1867, le même Ponti-

se, entouré de plus de quatre cents évêques venus de tous les points du monde, discernait à cette modeste et humble Vierge les honneurs de la canonisation, et permettait à la chrétienté de l'invoquer en lui donnant le glorieux titre de *Sainte*.

Notre grand Pape, en conférant à cette humble bergère l'honneur des autels, a voulu rappeler à notre siècle orgueilleux que la véritable grandeur s'acquiert par la pratique de la vertu ; que le Seigneur sait abattre la fausse grandeur, confondre la fausse science et la fausse sagesse, et qu'il est toujours là pour relever l'humble et celui qui fait passer avant toutes les sciences celle de Jésus crucifié. La bergère de Pibrac n'a jamais reçu d'autres leçons que celles de la religion. " On se demande, dit Mgr. " Pie, dans l'éloge qu'il fit de Ger- " maine, si elle savait lire, et tout " porte à croire que de l'alphabet " elle ne connut jamais que le signe " que nos pères n'oubliaient jamais " de mettre au frontispice de l'abé- " cédaire chrétien ; je veux dire *la* " *croix de Dieu*. Mais ce qu'elle ap-

“ prit sous l’empire de la grâce divi-
“ ne, à l’école de cette croix du Sau-
“ veur et à celle des secrètes inspira-
“ tions de l’Esprit Saint, lui tint lieu
“ de toutes les autres connaissances.
“ Son ignorance fut si savante, sa
“ simplicité si éclairée aux yeux de
“ Dieu, que, non content de lui don-
“ ner dans les cieux l’auréole des
“ élus, il a voulu glorifier son tom-
“ beau, depuis deux siècles, par une
“ série non interrompue de miracles,
“ et couronner enfin sa tête du nimbe
“ radieux par lequel l’Eglise signale
“ juridiquement la sainteté de ses
“ enfants. ”

SAINT LÉONARD DE PORT-MAURICE.

Port Maurice, ville du diocèse d'Albenga, sur la rivière du Ponent, dans les Etats Sardes, se glorifie d'être la patrie du Bienheureux Léonard. Il naquit le 20 décembre de l'année 1676, de parents assez riches des biens de la terre, mais bien plus de ceux du ciel : la piété et la vertu. Son père perdit sa première femme qui était mère de notre Bienheureux, lorsque celui ci n'avait encore que deux ans, et en épousa une seconde, dont il eut quatre enfants. Il les porta tous à l'amour de Dieu par ses exemples encore plus que par ses paroles ; il prit un soin particulier de notre Bienheureux qui s'appelait Paul-Jérôme, parce que l'on remarquait en lui tous les indices d'une âme privilégiée et née pour le ciel.

En effet, Paul-Jérôme montra, dès l'âge le plus tendre, un grand éloignement pour les divertissements et les jeux de l'enfance ; son plus

grand plaisir était de construire de petits autels et de faire des processions auxquelles il invitait ses camarades ; et, après avoir récité avec eux diverses prières ou chanté des cantiques, il leur faisait souvent de petits sermons à la façon d'un prédicateur. On était émerveillé de voir ce jeune enfant réciter soir et matin, avec une ferveur extraordinaire, son rosaire et d'autres prières, pour rendre à la très-Sainte Vierge son tribut d'hommage et de vénération.

Il faisait en outre, à pieds nus, en compagnie de ses jeunes camarades, de fréquents pèlerinages à l'église de Notre-Dame-de-la-Plaine, située à deux milles environ de Port-Maurice ; là, il donnait un libre cours à sa dévotion ; c'est là surtout que, dans le temps où les tremblements de terre affligeaient la ville de Naples et portaient partout la frayeur, il allait conjurer ardemment la puissante Mère de Dieu de délivrer son pays de ce terrible fléau. Il visitait encore d'autres églises, toujours accompagné de ses mêmes condisciples ; il excitait leur dévo-

tion envers la Sainte-Vierge, récitait avec eux diverses prières, les instruisait le mieux qu'il pouvait de la doctrine chrétienne, et tâchait, de cette façon, de les tenir éloignés des occasions du péché.

A l'âge de dix ans, un capitaine de navire, l'attirant à lui ainsi que ses jeunes compagnons, essaya, par des caresses et de petits présents, de les porter au mal : ces faibles agneaux se recommandent à Dieu et prennent aussitôt la fuite pour échapper à la dent du loup qui les poursuivait. Dès que notre Bienheureux fut hors de danger, il se rendit à l'église pour remercier Dieu d'avoir sauvé son innocence ; puis il fit un pèlerinage, nu-pieds, à Notre-Dame-de-la-Plaine, à deux milles de la ville, pour témoigner sa reconnaissance à sa bonne Mère. Après avoir étudié avec le plus grand succès dans sa ville natale, il alla demeurer chez un oncle paternel qui habitait Rome et qui se nommait Augustin ; cet homme, sage et vertueux, le confia à un maître habile et lui trouva un pieux confesseur dans la personne

du P. Grifonelli, et, charmé de ses progrès dans les sciences et de sa conduite édifiante, il le traita avec autant d'affection que ses propres enfants. Au bout de trois ans, il lui fit suivre les leçons publiques du collège romain. Notre Bienheureux eut pour maître le P. Toloméi, que son savoir ainsi que ses vertus ont rendu célèbre et qui fut depuis Cardinal. Ses progrès n'étaient pas moindres dans la piété que dans la science. Il s'adonna d'une manière toute spéciale à une vie tout intérieure et spirituelle ; il s'approchait des sacrements dans les oratoires, tous les jours de fête, et il prit l'habitude de recommander chaque jour son âme à Dieu, soir et matin, comme s'il eût dû mourir le jour même ou la nuit suivante. Il était modeste, humble, pieux, studieux et vigilant sur lui-même, au point que jamais il ne dit une parole, ni ne fit la moindre action qu'on pût regarder comme un péché, ou qui fût de nature à causer du scandale ou de l'étonnement ; tous ses entretiens avec ses compagnons roulaient sur des sujets de piété ou

d'étude, si bien que sa vertu et sa vie exemplaire en faisaient le miroir de toute la jeunesse qui fréquentait le collège romain : il était pour chacun un objet d'édification et un modèle accompli.

Ami de la solitude et de la retraite, il eut peu d'amis, mais il n'en eut que de vertueux, comme cela doit être. Il aimait surtout l'un d'eux, parce qu'il en avait appris la grande maxime que, pour ne pas se laisser aller à l'impatience ou à d'autres défauts, il faut marcher constamment en la présence de Dieu. Ce précieux compagnon, lui ayant proposé un jour de le mener au sermon, le conduisit sur une place où l'on voyait encore suspendu au gibet le corps d'un criminel, et, se tournant vers lui : "Mon
" cher, dit-il, voilà le sermon : qui-
" conque vit mal, est tôt ou tard
" atteint par la justice divine ; car,
" lorsqu'un homme n'a pas la crainte
" de Dieu, il est capable de com-
" mettre tous les crimes." Ces paroles et ce spectacle émurent vivement le Serviteur de Dieu, qui en conçut encore une plus grande horreur du péché.

Tout jeune encore, il se fit inscrire dans de pieuses Congrégations, qui se réunissaient, l'une à l'Oratoire du P. Caravita, jésuite, l'autre à celui de saint Philippe de Néri, à la Chiesa Nuova ; il s'exerçait déjà à remplir la mission d'apôtre, allant par les rues et les places publiques de Rome les jours de fête, et exhortant tout le monde à se rendre aux sermons : les paroles inconvenantes, les dédains, les injures qu'il avait souvent à essuyer de la part des libertins et des personnes irréligieuses, ne pouvaient ralentir son zèle.

Dans les pieuses réunions de ces Congrégations, il s'enflammait d'un tel amour pour la vertu, d'un tel désir de souffrir et de mortifier son corps, qu'en rentrant chez son oncle, il ne pouvait s'empêcher de laisser transpirer la ferveur dont il était rempli ; il ne parlait que des choses de Dieu, racontait la vie des saints dont on faisait mémoire ce jour-là, ou débitait les sermons et les instructions qu'il avait entendus, soit dans les Oratoires, soit dans les églises. Il se livrait souvent à ces pieux discours le soir, pen-

dant le souper, et il était si préoccupé de son sujet, qu'il oubliait même de manger. Son oncle, s'apercevant parfois que le repas allait finir sans qu'il eût pris la moindre chose, lui ordonnait de se taire et de manger, ajoutant que ses auditeurs auraient soin d'imiter la vie des saints dont il avait parlé. Cependant, quelques-uns auguraient de là que ce vertueux jeune homme deviendrait un jour un grand prédicateur ; d'autres remarquèrent qu'il passait à dessein l'heure du souper dans ces pieux entretiens, afin qu'entre temps, les mets dont il voulait se priver se refroidissant, il eût un prétexte de s'en passer et pût dissimuler ainsi son esprit de mortification. Il usait de mille industries pour cacher de même les autres pénitences par lesquelles il châtiât son corps afin de l'assujétir à l'esprit ; toutefois il ne put empêcher que diverses personnes de la maison ne s'aperçussent clairement qu'il laissait son lit la nuit, pour se coucher sur le pavé nu de sa chambre, reposant sa tête sur une planche ou sur une pierre qu'il tenait cachée dans sa chambre

même ; on trouva encore d'autres instruments de pénitence, tels que disciplines et cilices, dont on remarqua très bien qu'il faisait usage.

Quoiqu'il vécût dans le monde comme n'étant pas du monde, il résolut de mieux assurer son salut et de servir Dieu plus parfaitement en suivant la voix intérieure qui l'appelait à l'état religieux. Il en parla à son confesseur qui voulut d'abord le préparer à une si sainte vocation par les plus humiliantes épreuves. Un jour, il lui ordonna de passer chez les libraires de Rome, pour acheter un livre qui renfermât, réunies en un seul volume bien relié, les fables d'Esopé, de Bertoldo et de Bertoldino. Quoique le jeune homme prévît à l'instant même l'impossibilité de trouver un pareil livre et les moqueries auxquelles ses démarches allaient l'exposer, il se mit aussitôt en course pour exécuter cet ordre singulier, et il fit le tour des libraires, sans se rebuter, quoiqu'il ne recueillît de ses recherches que ce qu'il avait prévu. Enfin, comme si rien n'était, il revint gaîment à la Chiesa Nuova, pour

dire au P. Grifonelli qu'il n'avait pu trouver le livre en question, mais qu'il était disposé à recommencer et à faire de plus diligentes recherches, s'il le jugeait bon ; celui-ci lui répondit qu'il était persuadé que sa stupidité ne lui permettait pas de trouver une chose aussi facile ; le jeune homme se tut et ne dit pas un mot pour se défendre et se disculper.

Pendant que Paul-Jérôme, multipliant ses oraisons et ses pénitences, demandait à Notre-Seigneur de lui faire connaître définitivement sa sainte volonté, il vit, en traversant la place du Gesù, deux religieux d'un extérieur pauvre et d'un maintien fort modeste ; il fut édifié et frappé à leur aspect, et, comme il le racontait dans la suite en parlant de sa vocation, il lui sembla voir deux anges descendus du ciel ; en même temps il se sentit enflammé du désir d'embrasser leur genre de vie. Mais, ne sachant pas à quel Ordre ils appartenaient, ni quel couvent ils habitaient, il se mit à les suivre jusqu'à ce qu'il les vit entrer dans le couvent ou retraite de Saint-Bonaventure,

situé sur le Palatin, et habité par les Frères Mineurs Réformés de Saint-François. Il entra dans l'église du couvent au moment précis où les religieux commençaient la récitation des complies, il entendit les premiers mots : *Converte nos, Deus, salutaris noster* : " Convertissez-nous, ô mon Dieu, notre Sauveur ! " Il se sentit incontinent frappé au cœur par ces paroles, et, éclairé d'une lumière d'en haut, il se détermina sur-le-champ à embrasser ce rigoureux Institut, se disant à lui-même : *Hæc requies mea* : " C'est ici le lieu de mon repos. " En effet, il se présenta à cette maison, après avoir consulté son confesseur et d'autres pieux personnages, malgré la résistance de son oncle, le 2 octobre 1697, et reçut en même temps le nom de Léonard. Son humilité nous a fait connaître avec quelle ferveur il fit son noviciat : car dans un âge plus avancé, quand il lui arrivait de parler de cette heureuse époque, il appelait le jour où il avait reçu l'habit religieux le jour de sa conversion, et l'année de son noviciat l'année sainte : il se plaignait

d'avoir perdu la dévotion qu'il avait alors, et de n'avoir fait que reculer au lieu d'avancer dans le chemin de la perfection. On prévoyait dès lors qu'il serait la gloire de l'Ordre. On l'admit tout d'une voix à la profession solennelle, le 2 octobre 1698. Dès qu'il eut prononcé ses vœux, il fut appliqué à l'étude de la théologie. On admira bientôt, non seulement ses succès dans cette science, mais aussi sa grande régularité. Il exhortait ses compagnons à être fidèles jusque dans les plus petites choses, et exacts à garder les pieuses pratiques de l'Ordre, par la raison qu'il ne faut pas regarder comme peu de chose ce qui peut plaire ou déplaire à Dieu. " Si, pendant que nous sommes jeunes, ajoutait-il quelquefois, nous ne faisons pas cas des petites choses et si nous y manquons avec advertance, nous nous permettrons de manquer aux points les plus importants, lorsque nous serons plus avancés en âge et que nous aurons plus de liberté."

Embrasé d'amour pour Dieu et de zèle pour le salut du prochain, il

nourrissait le plus vif désir d'aller parmi les infidèles, et fut sur le point d'accompagner en Chine M. de Tournon, qui fut depuis Cardinal; mais le Seigneur, qui voulait qu'il évangélizât les peuples d'Italie, ne permit pas que ce projet pût se réaliser : il répéta souvent depuis qu'il n'avait pas été jugé digne de verser son sang pour Jésus Christ. Quand il apprenait la persécution qui envoyait au ciel tant de martyrs dans ce pays lointain : "Moi aussi, s'écriait-il, je devrais en être, mais mes péchés ont été la cause que je n'y suis pas allé." Lorsqu'il fut ordonné prêtre, il prit l'habitude de se confesser chaque matin avant de monter à l'autel; souvent même il se confessait le soir et le matin. Il termina le cours de ses études avec un succès merveilleux qui n'était pas moins dû à son application qu'à ses talents naturels. Dans ses conférences aux religieux, il revint toute sa vie sur la nécessité d'acquérir de nouvelles connaissances pour procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes, ce qui ne peut se faire que par l'étude. Il ajoutait

quelquefois qu'il avait toujours étudié et qu'il étudiait encore continuellement dans ce but. Aussi sut il unir la réputation de savant à celle de saint. C'est pourquoi on le nomma professeur de philosophie. Mais la Providence qui en voulait faire non un Thomas d'Aquin, mais un Vincent Ferrier, permit qu'il tombât malade : sa constitution délicate, ses rigoureuses pénitences, son application à l'étude firent bientôt désespérer de sa santé ; il devint comme un squelette, n'ayant plus que la peau sur les os. On l'obligea d'aller à Naples, puis à Port Maurice, son pays natal, pour se rétablir.

Là, après avoir expérimenté l'impuissance des remèdes humains, il s'adressa à la Ste. Vierge, la suppliant de lui obtenir de son divin Fils une santé qu'il consacrerait à gagner des âmes pour le ciel. Sa prière fut exaucée : l'infirmité dont il souffrait depuis cinq ans disparut si complètement, qu'il pût entreprendre et continuer sans relâche des travaux plus nombreux, plus difficiles et plus glorieux que ceux d'Hercule,

puisqu'il terrassa des monstres bien autrement terribles, je veux dire ceux qui dévorent les âmes. Il commença par faire connaître le pieux exercice du chemin de la croix et le trésor incomparable des indulgences que l'on peut gagner en le pratiquant ; il s'employa même auprès des Souverains Pontifes Benoit XIII, Clément XII et Benoit XIV, pour que ces indulgences fussent étendues à tous les lieux. Ce fut dans le diocèse d'Albenga qu'il fit sa première mission, à Artallo, distant de deux milles de Port Maurice. Il partait chaque matin de cette résidence, et y revenait le soir nu-pieds, quoiqu'on fût en plein hiver, pratique qu'il continua malgré ses fatigues jusqu'à l'avant-dernière année de sa vie, lorsque Benoit XIV l'obligea de porter des sandales.

On ne peut dire combien de pécheurs il retira de leurs égarements ; presque toute l'Italie fut successivement témoin de ses travaux et de ses victoires sur le péché. Le grand duc de Toscane, Cosme III, l'appela pour réformer les mœurs de ses Etats,

et il allait souvent lui faire visite pour apprendre à gouverner les autres et surtout, ce qui est bien plus difficile, à se gouverner soi-même. Afin d'étendre le plus possible les fruits du zèle de notre apôtre, il le pria de donner des missions dans tout le grand duché, lui offrant assistance et protection, tant pour lui-même que pour ses compagnons. Le Serviteur de Dieu remercia ce bon prince de sa générosité, et lui dit avec une sainte liberté qu'il se chargerait bien volontiers de travailler à la vigne du Seigneur, mais que, pour ce qui est de son entretien, il avait un Maître plus riche que Son Altesse, qui avait toujours pourvu par le passé et ne manquerait certainement pas de le faire à l'avenir. Le grand duc lui demanda quel était ce maître, et il répondit que c'était Dieu même, sur la Providence duquel il se reposait, ne voulant vivre que d'aumônes, persuadé que ce divin Maître ne l'oublierait pas tandis qu'il travaillerait pour sa gloire. On conçoit combien ce prince, qui était très-religieux, fut édifié d'une telle réponse. Il

nomma quelqu'un pour avoir soin du missionnaire, et voici en quels termes cette personne rend compte, dans une lettre, des résultats de la mission de Pitigliano : " Je ne puis
 " m'empêcher de vous donner avis,
 " dans les sentiments de la joie la
 " plus vive, du bonheur qu'a eu
 " Pitigliano de posséder ce grand
 " Serviteur de Dieu, qui y termine sa
 " mission, pour aller ensuite à Sorano, et sanctifier cet endroit-là à son
 " tour ; car ce n'est pas seulement
 " convertir, c'est *sanctifier*, qu'il fait.
 " Le Père Léonard est un instrument
 " de l'Esprit-Saint, qui, par ses bonnes manières, attire à lui tous ceux
 " qui l'entendent, même les plus endurcis. J'ai l'honneur d'avoir été
 " chargé par Son Altesse Royale de le servir et de lui faire apprêter tout
 " ce dont il a besoin ; mais j'ai eu
 " peu d'occasions de lui être utile,
 " ainsi qu'à ses compagnons ; car le
 " peu qu'ils prennent pour leur nourriture, ils vont le quêter. Je lui
 " avais fait préparer un petit appartement composé de cinq chambres,
 " avec un lit pour lui, fourni de mate

“ las et de tout ce qui convient ; à
 “ peine arrivé, il fit tout emporter
 “ pour mettre à la place quelques
 “ planches sur lesquelles il prend son
 “ repos la nuit. Je crois que Dieu
 “ lui conserve la vie par une assis-
 “ tance spéciale, car il n’est pas pos-
 “ sible de se soutenir naturellement
 “ au milieu de si grandes fatigues
 “ avec de si rudes pénitences. ”

On peut dire qu’il fut l’Apôtre de
 l’Italie. En effet, il n’y eut presque
 pas de villes ou grands centres, à par-
 tir de Nice et Gênes jusqu’à Gaëte,
 qui n’entendirent pas sa parole à la
 fois si onctueuse et si forte. Des
 milliers et nous pourrions dire des
 millions de pécheurs furent ramenés
 dans le chemin de la vertu par sa
 prédication à laquelle il semblait
 impossible de résister. Aussi le ciel
 se plaisait très-souvent à confirmer
 par des signes éclatants les efforts de
 son ministre pour la conversion des
 pécheurs.

En faisant l’ouverture de la mission
 dans le diocèse de Lucques, il déclara
 à l’auditoire avec une assurance
 extraordinaire qu’il y avait là un

obstiné, décidé à persévérer dans ses désordres et à ne pas changer de vie; que si sa voix et ses forces n'étaient pas capables de l'ébranler, il pria Dieu de faire éclater sa foudre pour briser sa dureté. A peine eût-il prononcé ces paroles, qu'un coup de tonnerre épouvantable se fit entendre par un ciel serein, tandis que des éclairs sillonnaient l'église en tous sens, et, sans toucher les corps, portaient la frayeur et la consternation dans les âmes. Le peuple, ému au-delà de toute expression, répondit avec l'empressement le plus unanime à l'appel de la grâce.

A Vellétri, pendant le carnaval de 1732, Léonard avait fortement exhorté le peuple à s'abstenir de bals et de mascarades. Quelques personnes qui étaient venues l'écouter d'un village voisin, à peine de retour chez elles, acceptèrent une invitation pour une fête, sans tenir compte des exhortations pressantes du missionnaire; elles s'y rendirent en effet, mais bientôt la joie se changea en deuil; car, au beau milieu du bal, le plancher de la salle où l'on était réuni s'écrou-

la tout-à coup, et tout le monde fut plus ou moins grièvement blessé : on remarqua même que ceux qui avaient été les promoteurs de la fête furent tous réduits à l'extrémité. Le seigneur du lieu voulut d'abord les punir sévèrement, mais réflexion faite, il jugea bon de leur infliger un châtiment qui devînt salutaire pour leurs âmes : ce fut de les obliger tous à se rendre processionnellement aux exercices de la mission que le Père Léonard donnait à Segni. Ils obéirent dans les sentiments d'un vrai repentir et furent un sujet d'édification générale.

La ville de Viterbe fut témoin d'un châtiment bien plus terrible : notre Bienheureux avait menacé de la colère de Dieu ceux qui oseraient profaner les jours de fête par le travail : une jeune fille étant allée, malgré ses menaces, travailler dans un champ, se sentit prise de douleurs d'entrailles violentes, comme si un feu invisible l'eut consumée intérieurement, et elle se mit à crier : " Je brûle, je brûle ! " Ses compagnes la portèrent sous un arbre, et l'y ayant laissée un instant seule pour aller re-

prendre les objets qui étaient restés au milieu du champ, elles furent effrayées en revenant de la trouver noire comme un charbon, et sans vie. Tout le monde vit là un châtement de Dieu, on conçut une plus haute idée de Léonard et on résolut d'observer fidèlement tout ce qu'il commandait.

A Gaëte, prêchant sur le pécheur obstiné, le Bienheureux, d'un ton extraordinairement animé, prononça, contre sa coutume, ces paroles : "Mon cœur me dit qu'il y a ici un pécheur obstiné. S'il ne rentre pas en lui-même, c'en est fait de lui : cette nuit même il recevra son châtement." En effet, il s'en trouva un dans l'auditoire qui entretenait une liaison scandaleuse, dont ni les admonitions, ni les menaces de son évêque n'avaient pu le détourner, et qu'il continuait même pendant le temps de la mission. Ce malheureux soupait, le soir même, avec deux ecclésiastiques ; tandis qu'il mangeait un œuf, il fut subitement atteint d'un accident violent, et tomba raide mort, sans qu'aucun des deux prêtres eût le temps de prononcer la formule d'absolution. Il

devint noir, contrefait, hideux et effrayant à voir. Toute la ville fut vivement émue de ce funeste accident; elle en conçut une plus haute idée du missionnaire et prit plus que jamais ses paroles pour autant d'oracles.

Aussi on ne saurait se faire une idée des multitudes qui se pressaient autour du grand missionnaire, comme autrefois sur les pas du Fils du Dieu, pour recevoir le pain de la divine parole. En Toscane et à Gênes, son auditoire dépassa parfois le nombre de cent mille personnes.

Malgré ses grandes austérités et ses privations incroyables, il put ainsi prêcher par toutes les grandes villes d'Italie pendant quarante-quatre ans; on s'étonnait qu'il pût résister à ses travaux et à ses rudes macérations; le Cardinal Conadini le voyant exténué, l'invita à se reposer: "Mon repos, répondit-il, je ne le désire ni le veux sur la terre, mais je le désire et je le veux en paradis." Il lui arrivait quelquefois de succomber d'épuisement, de s'évanouir au milieu du sermon et de rester à demi mort,

mais il ne tenait aucun compte de ces faiblesses : " Mon âne s'est jeté par terre, disait-il, mais j'aurai soin de le châtier pour qu'il ne s'avise plus de recommencer et qu'il tienne ferme sur ses pieds. "

Le Pape Benoît XIV, apprenant que la santé de notre apôtre s'affaiblissait sensiblement, lui écrivit une lettre très affectueuse pour le rappeler à Rome ; Léonard se mit en route pour obéir.

Ce voyage fut pour lui très pénible. En partant de Tolentino, comme les montagnes qu'il fallait traverser étaient couvertes de neige, il endura un froid si intense que, toute la chaleur se retirant de ses membres, il présentait l'aspect d'un cadavre. Son compagnon lui ayant demandé comment il se trouvait, il répondit par deux fois : " Je suis mal. " Aucune souffrance n'avait pu lui arracher cette plainte depuis vingt cinq ans. Arrivé à Foligno, il voulut dire la messe ; et, comme le bon frère le priait de s'en abstenir pour cette fois attendu qu'il ne se tenait plus sur ses jambes, il lui répondit d'un ton

très pénétré : “ Mon frère, une messe vaut plus que tous les trésors du monde. ”

Dès qu'il eut franchi la porte de Rome, il dit à son compagnon : “ Entonnez le *Te Deum*, et je répondrai. ” Il le fit en effet, et c'est en récitant ce chant d'actions de grâces qu'il arriva, le 26 novembre, après le coucher du soleil, au couvent de St Bonaventure, où, cinquante-trois ans auparavant, il avait fait ses vœux.

On le descendit avec peine de la voituré, car il était si faible qu'on ne lui sentait plus le pouls : aussi fallut-il le porter à bras jusqu'à l'infirmerie. A peine y fut-il entré, qu'il se confessa et demanda le saint Viatique, qui lui fut administré environ une heure après son arrivée, en présence de toute la communauté. Après être resté pendant quelque temps recueilli en Dieu, il reçut la visite du médecin, qu'il pria de ne pas lui ordonner de manger de viande, tant il était jaloux d'observer, jusqu'à son dernier soupir, l'abstinence qu'il gardait depuis tant d'années. Le docteur

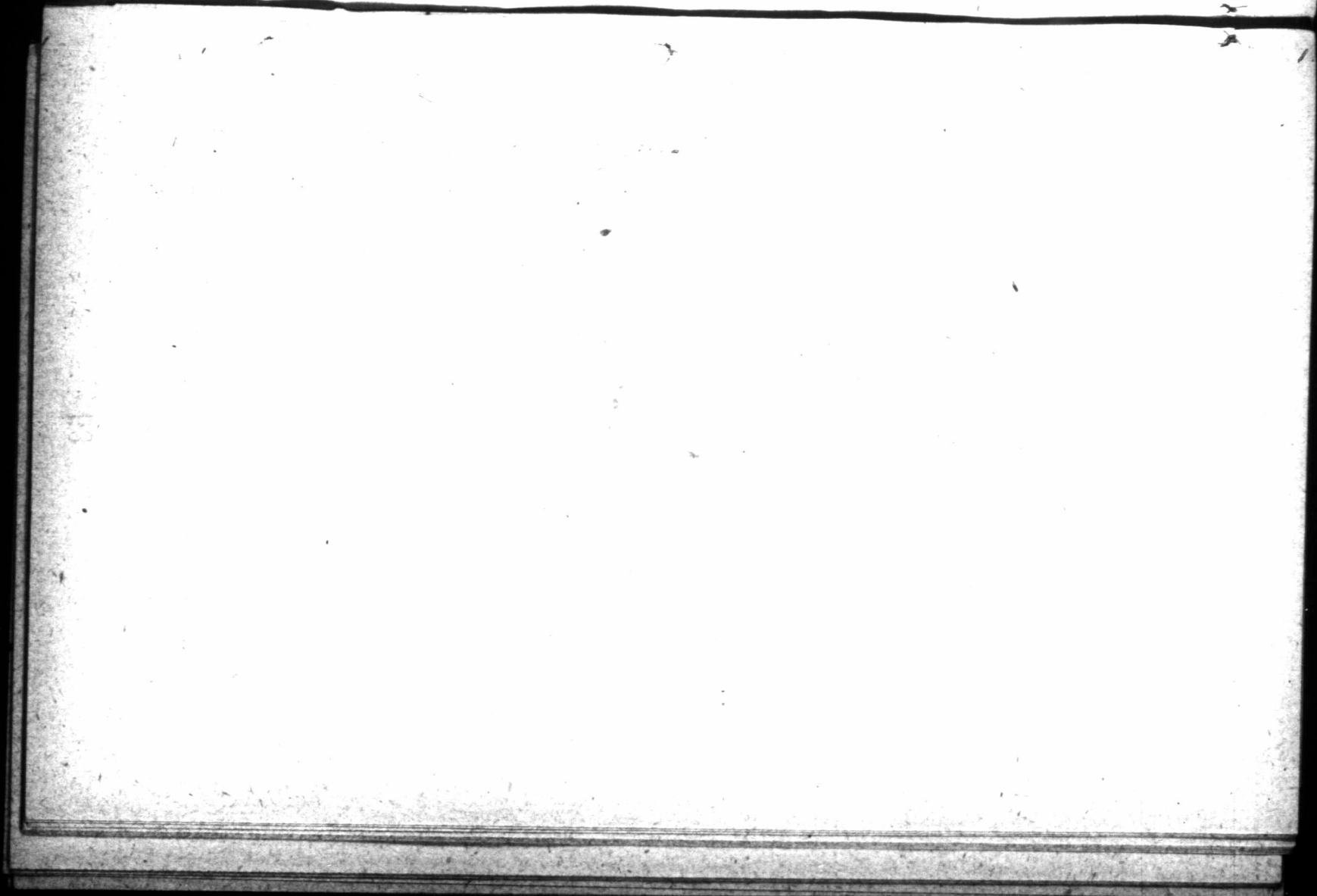
le trouva tout à fait sans pouls, et lui ordonna de prendre une boisson fortifiante; il la reçut des mains de l'infirmier en le remerciant de sa charité, et il ajouta : " Oh ! si l'on en faisait autant pour l'âme que pour le corps ! " Après avoir bu, il dit encore : " Mon frère, je n'ai pas de termes suffisants pour remercier Dieu de la grâce qu'il m'accorde de mourir au milieu de mes confrères. " Le Bienheureux, désirant demeurer dans le recueillement, congédia les religieux, en leur disant d'aller se reposer; il ne resta près de lui que l'infirmier pour l'assister au besoin. Celui-ci, se tenant en dehors de la chambre, dont la porte était ouverte, était édifié d'entendre le malade faire des actes d'amour les plus fervents, invoquer la Sainte Vierge et s'entretenir avec elle comme s'il l'avait eue présente. S'étant ensuite approché du lit, il vit qu'il avait le visage tout enflammé; il le toucha, et il lui trouva la chair brûlante. On lui donna aussitôt l'Extrême-Onction, qu'il reçut avec les sentiments de la dévotion la plus parfaite; peu après, ayant conservé

jusqu'à la fin toute sa présence d'esprit, il parut comme surpris d'un doux sommeil ; et, sans faire aucun mouvement, il s'endormit dans le Seigneur.

Ce fut le vendredi, 26 novembre 1751, un peu avant minuit, qu'il alla recevoir la récompense de tant de travaux entrepris pour la gloire de Dieu et pour le salut du prochain : il était âgé de soixante-quatorze ans, onze mois et six jours. Le matin, de bonne heure, conformément aux instructions reçues, on en fit donner avis au Saint-Père, qui, en apprenant la mort du Père Léonard, dit avec un profond sentiment de douleur : "Nous avons beaucoup perdu ; mais nous avons gagné un protecteur dans le Ciel," et l'on vit couler des larmes de ses yeux.

Le peuple se porta en foule à l'église et au couvent de Saint Bonaventure ; on jugea prudent de ne pas l'exposer en public, pour éviter les troubles et les désordres que l'affluence extraordinaire de gens de tout rang et de toute condition aurait pu occasionner. On se contenta de le

déposer dans son cercueil, au milieu du chœur, pendant qu'on chantait ses funérailles. Le Pape Pie VI l'a mis au rang des Bienheureux le 14 avril 1796, et Pie IX l'a canonisé le 7 juillet 1867.



- SAINT JOSAPHAT, ARCHEVEQUE DE
POLOCZ.

Issu d'une famille honnête du nom de Konkeditz, et né à Volodimir, en Russie, de parents pieux et catholiques, le futur Martyr reçut au baptême le nom de Jean auquel il parait avoir substitué en religion celui de Josaphat qu'il devait empourprer de son sang. Il entra en effet, à l'âge de vingt ans, chez les moines de Saint-Basile, parmi lesquels il brilla, comme inférieur et comme supérieur, de toutes les vertus d'un parfait religieux. Les actes de sa canonisation nous révéleront sur cette partie de sa vie des détails qui ne nous sont point encore parvenus. On sait seulement que les Schismatiques, jaloux de s'honorer d'une si belle conquête, l'ayant sollicité d'embrasser leur communion, il leur répondit qu'il ne voulait point abandonner l'Eglise Romaine. Cette réponse qui, de la part d'un homme de conscience, aurait dû produire un effet tout contraire,

alluma en eux une haine qui ne devait s'éteindre que dans son sang. Placé sur le siège Archiépiscope de Polocz, il y conserva toutes les habitudes et toutes les rigueurs de la vie monastique ; mais sa charité et son zèle s'y enflammèrent d'un nouveau feu. Non content de prier jour et nuit pour son troupeau, on ne saurait dire toutes les peines qu'il se donna pour corriger les mauvaises mœurs, ramener au sein de l'unité les brebis égarées, soulager les malheureux, restaurer ou bâtir des églises. Aussi l'appelaient-on le père de tout le monde. Devenu par là odieux aux ennemis de l'Eglise, il en éprouva bien des embûches auxquelles il n'échappa longtemps que par une protection toute particulière de la divine Providence. L'Archevêque schismatique de Polocz lui-même s'était mis de la partie et excitait ses co-religionnaires à persécuter Josaphat dont la vertu éminente lui portait ombrage. Enfin le 12 novembre 1623, poussés par ce pasteur bien digne d'eux, les sectaires se jetèrent en furie sur le palais archiepiscopal, et ne rencontrant pas celui

qu'ils cherchaient, ils se mirent à maltraiter les serviteurs de la maison. Le saint Evêque, revenant de l'église sur ces entrefaites, se présente à eux avec calme et dignité et leur dit : "Pourquoi cet emportement ? pourquoi faire du mal à des personnes innocentes ? Faites plutôt contre moi tout ce qu'il vous plaira " Aussitôt, après lui avoir tiré une grêle de balles, ils lui fendent la tête à coups de bâton et de hache, traînent son cadavre à travers les rues et le précipitent, une pierre au cou, au plus profond du fleuve. Une lumière céleste ayant indiqué l'endroit, les fidèles l'en tirèrent, le mirent dans une chaise et l'ensevelirent dans l'église Cathédrale, où il est illustré par des miracles. Tous ces faits ayant été constatés juridiquement, Urbain VIII l'inscrivit au catalogue des Saints Martyrs, le 16 mai 1643, et en fixa la fête au jour de sa mort, mais seulement pour les religieux de son Ordre et pour les églises de la métropole de Russie, en attendant le moment où il serait offert à la vénération de l'Eglise Catholique tout entière.

5

LES DIX-NEUF MARTYRS DE GORCUM.

Les 19 Martyrs de Gorcum que l'Eglise vient de placer sur les autels sont un fruit des persécutions non pas payennes, mais protestantes; c'est la prétendue Réforme du seizième siècle qui a fait surgir ces 19 Héros de l'Eglise Catholique et qui nous a procuré ces nouveaux protecteurs dans le ciel.

Gorcum est une petite ville de la Hollande; en 1572 les armées du Prince d'Orange, commandées par Guillaume de la Marck, comte de Lumey, rendu trop fameux par son fanatisme sanguinaire et sa haine contre la foi orthodoxe, forcèrent cette petite ville de se rendre. Après la capitulation de la place, les Calvinistes, au mépris du traité, ne consultant que leur rage contre notre sainte religion, s'emparèrent de nos dix-neufs héros réunis dans un couvent de Franciscains: onze appartenant à l'Ordre des Récollets, trois Curés, un

autre Prêtre séculier, un Chanoine régulier de St. Augustin, un Dominicain et deux Prémontrés. Le comte de Lumey leur fit subir toute sorte d'outrages, les livra aux plus cruels supplices. La première nuit, les hérétiques, dociles aux ordres de leur digne chef, commettant contre le gardien, Nicolas Pieck, mille atrocités, le pendirent avec son cordon au linteau de la porte, et à force de tirer, ils rompirent le lien et firent tomber le patient, qui se brisa sur le pavé. Alors, comme pour voir s'il était mort, ils lui brûlèrent avec des torches le visage, la langue et le palais; enfin ils firent passer la flamme par les narines jusqu'au cerveau. Ils exercèrent les mêmes cruautés sur les autres Confesseurs pendant les jours et les nuits suivantes. Ensuite, les ayant dépouillés de leurs habits, ils les lièrent deux à deux sur un vaisseau qui les porta d'abord à Dordrecht, puis à La Brille. Dans ces deux villes, les courageux Serviteurs du Christ furent exposés aux huées et aux outrages d'une populace sans frein, et aux fureurs d'une soldatesque

délirante. Tandis que les dérisions, les coups de fouet et de bâton pleuvaient pour ainsi dire sur ces vieillards qui avaient atteint, quelques-uns 60 ans, d'autres 70, on les voyait eux-mêmes,—nus jusqu'à la poitrine, le cou non-seulement maigre et décharné, mais livide à force d'être frappé et tout souillé de sang,—adresser à Dieu, à chaque coup qu'ils recevaient, des supplications en faveur de leurs ennemis, des actions de grâces et des prières pour recommander au Seigneur leur agonie au milieu de la multitude qui insultait à leurs souffrances. On les jeta ensuite dans un cachot infect, et afin de les faire renoncer à la foi catholique, on les soumit aux épreuves de la faim, de la soif et à d'autres tourments encore. On essaya aussi de les gagner à force de promesses; mais ni les menaces, ni les douceurs apparentes ne purent ébranler leur invincible courage. C'est pourquoi, sur une sentence de mort portée contre eux par le magistrat, à une heure avancée de la nuit on les lia deux à deux et on les amena hors de la ville, dans

une chaumière qui devait être le théâtre de leur dernier combat. Ils s'exhortaient mutuellement au martyre. Nicolas, qui avait été comme leur porte-étendard, sur le point d'être mis à mort, embrassa tous ses frères et leur adressa des paroles d'encouragement pleines d'une ferveur Apostolique, jusqu'à ce que, serré à la gorge par le lacet fatal, il eut perdu l'usage de la voix. Après lui, tous les autres furent successivement attachés au gibet. Mais la barbarie des farouches hérétiques n'était pas encore satisfaite. Ils fouillèrent les entrailles de leurs victimes, partagèrent leurs corps en morceaux qu'ils mirent en vente comme de la viande de boucherie, et, par une infâme dérision qui était le comble de la cruauté, ils attachèrent à leurs coiffures des lambeaux de ces sanglantes dépouilles. Tout le jour fut employé à satisfaire la curiosité de ceux qui survenaient. Enfin quelques catholiques obtinrent la permission d'enterrer les restes de ces Martyrs au lieu même où ils avaient souffert. C'est ainsi que pendant

plusieurs années ces précieuses reliques reposèrent au milieu des ennemis de la foi.

Mais enfin des personnes dévouées parvinrent à déterrer les ossements qui furent transportés sur la terre catholique la plus voisine, où ils ne tardèrent pas à être glorifiés par des miracles. Clément X fut déterminé par toutes ces choses à inscrire ces généreux soldats du Christ au nombre des Bienheureux Martyrs, et à permettre qu'on célébrât l'office en leur honneur tous les ans, le 9 juillet, dans la Hollande et dans les Ordres religieux que ces Saints ont illustrés par la confession de la foi.

C'est avec une sainte vénération que nous citons les noms et donnons une courte notice de ces illustres Martyrs.

LE P NICOLAS PIECK (NICOLAUS PICUS), gardien du couvent des Recollets de Görcum, issu d'une famille ancienne de cette ville, naquit le 29 août 1534. Ses parents, Jean et Henriette Calue, étaient de bons et fidèles catholiques ; leur fils marcha de bonne heure sur leurs traces,

méprisa les vanités du monde et se rendit à Bois-le-Duc pour y entrer dans l'Ordre de Saint-François. Comme il donnait de grandes espérances, ses supérieurs l'envoyèrent à Louvain pour se perfectionner sous la direction du savant P. Adam Sabout. Ordonné Prêtre, il fut envoyé en divers endroits, où il se rendit célèbre par les fruits de ses prédications.

On admirait surtout en lui l'amour de la pauvreté et de la mortification. Il craignait excessivement la superfluité en toutes choses, et principalement dans la nourriture. " Je crains, " disait il souvent, que si saint François revenait sur la terre, il n'ap-
" prouvât pas telle ou telle chose. " Son obéissance était sans bornes et sa chasteté sans tache. Ces vertus ne pouvaient aller sans la charité. Même où il avait le droit de commander, il ajoutait les mots : *par charité*. Il faisait taire souvent la sévérité des lois en faveur des apostats qui désiraient sincèrement se convertir.

Il blâmait sévèrement tous les abus et tout relâchement de la discipline

monastique. Il bannit du couvent de Gorcum plusieurs mauvaises habitudes qui s'y étaient glissées, non sans avoir à combattre la résistance de quelques-uns de ses subordonnés; il est digne de remarque qu'aucun de ceux qui ont contrarié ses pieux desseins, n'a obtenu la palme du martyr. Sévère envers lui-même, mais amical et affable envers les autres, sa maxime était: "Nous devons servir Dieu avec joie."

Dans ses derniers sermons il exhorta les fidèles avec ardeur et énergie à ne pas se départir de la voie de la vérité, et il leur en donnait lui-même un courageux exemple. Il ne tarda pas à être arrêté; horriblement torturé, pendu deux fois, il reçut la couronne du martyr, n'ayant pas encore atteint l'âge de trente-huit ans.

LE P. JEROME, vicaire du père Pieck, naquit à Weerd, près de Remonde. Après s'être fait Récollet, il parcourut la Terre-Sainte et s'arrêta quelque temps au couvent de Jérusalem. De retour dans sa patrie, on le vit plein de zèle pour le salut

des âmes, et se livrant sans crainte à ses saintes fonctions. En prison, il encouragea continuellement ses compagnons à terminer glorieusement la lutte qu'ils avaient commencée. Le père Jérôme était parvenu à l'âge de cinquante ans.

LE P. THIERRI D'EMDEN (*Theodorus Emdenus*), homme de beaucoup de piété et de savoir, naquit à Amersfort d'une famille catholique, riche et très nombreuse. En vain ses amis cherchèrent à le déterminer à accepter un bénéfice avantageux et commode d'une riche abbaye; il aimait mieux suivre la pauvreté évangélique de St. François, et se fit recevoir dans son Ordre. Ses supérieurs l'avaient nommé confesseur des religieuses du couvent de Sainte-Agnès. Il s'acquitta avec zèle de ces fonctions, jusqu'à un âge très avancé, où Dieu le trouva digne de partager le sort de ses frères et d'orner ses cheveux blancs de la couronne du martyre.

LE P. NICAISE D'HEEZE (*Nicasius Hesius*), ainsi nommé du village d'Heeze, où il est né, fit ses études

théologiques à Louvain, au collège du pape Adrien VI, et fut fait bachelier en théologie. Il était très versé dans l'Écriture, qu'il savait presque toute par cœur. Cette connaissance éveilla en lui le désir d'arriver à la perfection évangélique ; c'est pourquoi il entra dans l'Ordre des Franciscains. Il paraissait avoir l'esprit de prophétie, car lorsque les catholiques, après les premiers troubles de 1566, croyaient pouvoir se livrer en paix à l'exercice de leur religion, il prédit que l'orage ne tarderait pas à éclater de nouveau, et qu'on ne saurait où se cacher : ce qui se réalisa en 1572. Nicaise, se trouvant dans le couvent de son Ordre à Gorcum lors de la prise de cette ville, fut emprisonné ; il consola ses amis affligés, par ces paroles : " Que la volonté de Dieu soit faite ! "

Sa tranquillité d'âme et sa résignation ne le quittèrent pas un moment durant les souffrances qu'il endura avec ses compagnons. Il avait au-delà de cinquante-six ans lorsqu'il reçut le martyre.

Le P. WILHADE (*Willehadus Danus*), né dans le royaume de Danemark, avait quitté sa patrie pour se soustraire aux persécutions des novateurs. A peine avait-il été reçu comme religieux au couvent de Gorcum, qu'il se vit arraché à son asile et traîné en prison. On le trouvait toujours à genoux, ainsi que le P. Nicaise, priant pour la paix de l'Eglise et ne paraissant pas sentir les misères des cachots; c'est en priant qu'il mourut pour sa foi. Il avait presque atteint sa quatre-vingt-dixième année.

Le P. GODEFROI, né à Mervel, village de Saint-Tron, avait en qualité de sacristain la surveillance des choses sacrées. Il n'en possédait pas moins de talents, et rendit surtout de grands services dans le tribunal de la pénitence. Il consacrait ses loisirs à imprimer et à colorier des images en l'honneur de Jésus-Christ et des Saints, qu'il distribuait aux fidèles.

Le P. ANTOINE, compatriote du P. Jérôme, était un prédicateur très zélé. Ses supérieurs l'envoyaient

souvent d'un village à l'autre prêcher l'Évangile. Il exerçait la plus grande sévérité envers lui-même, quoiqu'il fût très affable et d'un caractère très gai. Dans son dernier sermon, il exhorta ses auditeurs de la manière la plus énergique à persévérer dans la foi, prédisant comme par une inspiration divine la prochaine persécution de l'Église, dans laquelle il reçut la palme du martyr.

Le P. ANTOINE D'HORNAER, ainsi nommé de son village natal, situé près de Gorcum. Ses parents étaient pauvres, mais craignant Dieu et bons catholiques, de sorte que le Seigneur les trouva dignes d'avoir un fils Martyr.

Le P. FRANÇOIS DE ROY (*Franciscus Rodius*), né à Bruxelles, venait de se faire recevoir dans l'Ordre lorsqu'il fut envoyé au couvent de Gorcum pour prendre part, à la fleur de l'âge, au triomphe de ses frères.

Le Frère PIERRE d'ASSCHE, village célèbre situé entre Bruxelles et Alost.—Frère lai de l'Ordre de Saint-François, il était très exact à remplir ses devoirs. Dans les derniers temps

ses supérieurs l'envoyèrent à Gorcum où la Providence lui destinait la récompense la plus insigne des fidèles confesseurs.

Le Frère CORNEILLE VAN WYK, né à Duurstede, près d'Utrecht, fut reçu chez les Franciscains comme *familier* (celui qui sort au service du couvent). Il était extrêmement humble et avait la simplicité d'un enfant, de même qu'il en avait l'obéissance. Le Seigneur, qui a dit que c'est à eux qu'appartient le royaume des cieux, l'y a élevé au haut rang de Martyr.

LEONARD VECHELIUS (*Van Vechel*), le plus ancien curé de Gorcum, naquit, en 1527, à Bois-le-Duc, de parents distingués. Après avoir fait ses humanités, il fut envoyé à Louvain, où il fut reçu au collège du Pape Adrien VI : il y étudia pendant neuf ans la philosophie et la théologie.

Nommé curé de Gorcum, il se rendit à son poste, non seulement avec crainte, mais ses amis durent le forcer de l'accepter. Ruard Tapper, le professeur le plus distingué de son temps et chancelier de l'université,

influa aussi sur sa détermination. Il avait dit plusieurs fois dans ses leçons publiques auxquelles Veche-lius assistait : “ Il y en a parmi vous “ qui donneront leur vie pour Jésus-Christ et la foi catholique. ” Cette prédiction s’accomplit par le martyr de son digne disciple.

Il brilla comme curé, par ses connaissances théologiques et par son éloquence, tant en chaire que dans la vie sociale ; sa réputation était si grande, que beaucoup de chrétiens faibles se rendirent à Gorcum pour être fortifiés par lui dans la foi. La conduite qu’il tenait dans les circonstances difficiles servait de règle aux curés du pays, et ses décisions étaient regardées comme des oracles.

Sa profonde humilité et sa prévenante affabilité ne lui firent jamais négliger la dignité de son caractère. Sa charité envers les pauvres était très grande : il les nourrissait de ses revenus et donna ainsi un bel exemple aux riches. Il aimait tant la chasteté, que même la médisante envie ne sut soupçonner la sévérité de ses mœurs.

Quand ses fonctions l'exigeaient, que son amour pour Jésus-Christ l'y forçait, il ne craignait personne et censurait les défauts avec la plus grande franchise. Il était malgré cela la douceur même, et ne se démentait pas vis-à-vis des novateurs, qui l'offensèrent souvent de paroles ou d'actions, au point qu'ils brisèrent plus d'une fois ses vitres pendant la nuit. Il les faisait réparer aussitôt pour que le fait ne fût pas connu. Ses ennemis en furent souvent touchés, vinrent implorer son pardon et rentrèrent dans le sein de l'Eglise. Il instruisait avec zèle ses paroissiens dans la science du salut, il fortifiait ceux qui chancelaient, et cherchait à ramener dans le véritable bercail les brebis égarées.

Lorsque les prédicateurs des doctrines nouvelles vinrent à Goreum, le curé Vechelius leur demanda aussitôt quelle était leur mission, ce qui leur causa le plus grand embarras. La populace, qu'on avait excitée, loin de s'en laisser émouvoir, n'en devint que plus furieuse et voulut forcer le curé de prêcher comme les autres

l'entendaient. Elle se rendit à main armée à l'église et menaça d'en venir à des voies de fait. Le fidèle pasteur n'en fut pas ébranlé, et après avoir prié, il monta en chaire, annonça la doctrine chrétienne et démontra la faiblesse des objections des novateurs : le Tout-Puissant protégea son Serviteur, qui retourna en paix chez lui.

Lorsqu'on vit la nouvelle secte s'accroître de plus en plus, lorsqu'on vit la haine que ses partisans avaient conçue contre le clergé devenir de plus en plus violente, et qu'ils eurent déjà trempé leurs mains dans le sang des prêtres et des religieuses, les amis et surtout la sœur de Vechelius le sollicitèrent de se soustraire au danger ; mais toutes leurs prières furent inutiles. Il savait qu'un bon pasteur donne sa vie pour ses brebis, et il consacra la sienne à son troupeau. Il avait 45 ans lorsque, après une lutte héroïque, il obtint la palme du martyre.

NICOLAS POPPEL, second curé de Gorcum, était né à Welde, village de la Campine, de parents pauvres mais

vertueux Il avait fait ses études à Louvain, au collège de Standonck, et avait été déjà depuis quelque temps curé à Gorcum, lorsque, la paroisse de Vechelius ayant été divisée, il devint son collègue. Il était presque toujours en méditation, et remplissait avec une ardeur infatigable ses devoirs pastoraux. Sa solide piété le faisait soupirer après un plus haut degré de perfection, et il forma le projet de se faire recevoir dans la Société de Jésus, qui se propageait à cette époque. Mais le Curé Vechelius ayant jugé que son ministère était indispensable à Gorcum et en même temps agréable à Dieu, il renonça à son projet.

Ce fut en vain que son père vint le prier de se retirer pour quelque temps du danger ; il aurait cru irriter par là son Père Céleste : ni les prières ni les larmes de ses parents ne purent l'y déterminer. Dans son dernier sermon, qu'il tint le jour de Saint Jean, il exhorta vivement le peuple à rester fidèle à Dieu et au roi, quoique les confédérés fussent déjà aux portes de la ville.

Le lendemain il dit la messe de grand matin, s'offrant lui-même au Seigneur jusqu'à la mort. Après s'être vêtu de ses meilleurs habits, il fut conduit au château avec les autres. On lui demanda s'il allait à la noce. " C'est comme si j'y allais, répondit-il, oh ! si je pouvais répandre mon sang pour la foi catholique !" Le Seigneur qui lui inspirait ce désir généreux, l'accomplit, lui donna des forces pour combattre, lui accorda la grâce de la persévérance, et orna sa tête de la couronne des Martyrs. Il avait environ quarante ans.

GODEFROY VAN DUYNEN (*Dunoëus*) était né à Gorcum. Après avoir fait ses humanités dans cette ville, il fut envoyé à Paris, où il avait un oncle maternel. Il s'y appliqua aux arts libéraux, mais sa plus grande étude fut celle de la vertu. Il ne choisissait ses amis que parmi les personnes pieuses, et leur manière de vivre ressemblait plus à celle de reclus que d'étudiants. On avait une si haute idée de sa vertu et de ses talents qu'on le nomma recteur de l'université de

Paris où il avait été reçu docteur en théologie et avait donné des leçons publiques.

Son humilité l'avait éloigné pendant longtemps de la dignité du sacerdoce ; il finit cependant par recevoir les Ordres et fut nommé curé d'une ville située sur les frontières des Pays-Bas. Méditant sans cesse sur l'élévation de l'état de prêtre, il était devenu si scrupuleux, qu'il fut obligé de quitter les fonctions pastorales. Il résigna sa cure et retourna à Gorcum, où il se contenta d'un petit bénéfice.

Il y mena, comme ci-devant, une vie irréprochable. Il avait l'habitude de jeûner les mercredis et les vendredis. Il passait presque toujours une grande partie de la journée à l'église, priant ou se livrant à d'autres exercices de piété.

Le Seigneur finit par lui accorder la grâce de pouvoir supporter avec courage et patience les outrages des novateurs, les horreurs des cachots et même une mort cruelle. Il souffrit à l'âge de soixante-dix ans.

JEAN D'OOSTERWYCK, né dans le village de ce nom, près de Bois le Duc, était chanoine régulier de l'Ordre de Saint-Augustin, et passa du couvent dit *Ten Rugge*, près La Brille, à Gorcum, pour y diriger un couvent de Religieuses du même Ordre, lequel était très déchu par la négligence de quelques supérieures. Cette pauvreté cependant fut cause qu'on y introduisit une discipline régulière, et ces religieuses, encouragées par les admonitions paternelles de Jean, y restèrent fidèles jusqu'à la fin de leurs jours.

Cependant les soldats de Lumey, nommés les *gueux de mer*, avaient pris La Brille et pillé et dévasté le couvent de *Ten Rugge*. Jean ayant appris qu'un de ses frères était mort en martyr, s'écria : " Si Dieu veut
" lait m'accorder la grâce de mourir
" de même ! " Une vieille religieuse qui l'avait entendu, dit tout effrayée :
" que Dieu vous en garde, mon père,
" de perdre la vie par la corde ! Cette
" mort est si honteuse ! " Mais comme il ne craignait pas plus la honte que la mort, il répéta plusieurs fois :

“ Oh! si Dieu voulait m'accorder
“ cette faveur ! ” Dieu exauça sa
sainte prière. Le bon vieillard avait
mérité le martyre par la ferveur de
ses vœux, et il reçut la couronne tri-
omphale sur les ruines de son cou-
vent.

Les quinze Martyrs que nous venons
de citer se trouvaient déjà réunis
depuis quelque temps au château de
Gorcum, lorsque le Seigneur aug-
menta leur nombre des quatre sui-
vants.

Le P. JEAN, de l'Ordre des Domi-
nicains, de la province de Cologne,
fut envoyé par ses supérieurs à Hor-
naer, pour y desservir la paroisse. Il
exerçait ses fonctions portant le cos-
tume d'un prêtre séculier, parce qu'il
craignait la fureur des hérétiques.
Lorsque ces derniers se furent empa-
ré de Gorcum et eurent fait prison-
nier le clergé de cette ville, ce zélé
Serviteur de Dieu s'y rendit plusieurs
fois pour administrer les saints sacre-
ments aux catholiques. Ayant été
appelé un soir pour baptiser un en-
fant, il fut arrêté et enfermé avec les
autres, dont il partagea le sort.

ADRIEN BECAN, de l'Ordre de Saint-Norbert, né à Hilvarenbeek vers l'an 1532, prit l'habit en 1547 dans l'abbaye de Middelbourg, où il vécut en paix pendant vingt-cinq ans. En 1572 il fut envoyé en Hollande, en qualité de curé de Munster, non loin de La Haye. Une forte tempête s'éleva pendant son voyage ; mais Dieu l'y fit échapper pour le glorifier trois mois plus tard de la couronne des Martyrs.

Le 7 juillet, les soldats de La Brille l'attaquèrent dans son presbytère et l'emmenèrent prisonnier, ainsi que son vicaire Jacques Lacops. Ils furent mis dans la prison où se trouvaient les ecclésiastiques de Gorcum, et pendus avec eux.

JACQUES LACOPS, né en 1541 à Audenarde, en Flandre, était, dès sa jeunesse, très-versé dans plusieurs langues, et se fit religieux dans l'abbaye de Middelbourg, dont nous venons de parler. Lié avec quelques novateurs, il se laissa prendre dans leurs filets lors des premières fureurs des iconoclastes, en 1566. Il quitta son couvent, renonça à sa foi et se fit

même ministre de la prétendue réforme. Mais il déplora bientôt sa chute, revint au couvent, demanda pardon à ses frères affligés, détesta ses erreurs, livra aux flammes un petit livre qu'il avait écrit, et se montra prêt à se soumettre à la plus rigoureuse pénitence.

Peu de temps après, il fut envoyé, pour faire pénitence, à l'abbaye de Marienweerd, en Gueldre, où il consacra une grande partie de son temps à écrire contre les hérésies, pour réparer autant qu'il était en lui le scandale qu'il avait causé par son apostasie. Lorsqu'on eut suffisamment éprouvé sa constance, on l'envoya à Munster, où son frère Adrien Lacops était curé, pour le seconder dans l'exercice de ses fonctions. Après la mort de son frère, il y demeura comme vicaire d'Adrien Bécan. Quelques brigands du parti du comte de Lumey allèrent prendre le curé de Munster dans sa maison pastorale le 5 ou 6 juillet de l'année 1572, et se saisirent en même temps de son vicaire. Conduits à La Brille, ils y furent examinés sur leur croyan-

ce et en particulier sur la présence réelle. Jacques Lacops, ayant confondu sur ce point les deux ministres contre qui il disputait, le comte de Lumey, frappé de son savoir, de son éloquence, de sa jeunesse et de sa bonne mine, entreprit de le séduire par des caresses, et lui reprocha d'être retourné dans son monastère après l'avoir abandonné. Le digne religieux lui répliqua qu'il avait reconnu sa faute, et que les plus cruels supplices ne l'y feraient pas retomber. Ayant persévéré jusqu'au bout dans la confession de la foi catholique, il fut pendu à une échelle et étranglé par ses bourreaux à l'âge de trente ans.

ANDRÉ WOUTERS (*Walleri*), dont on ne connaît pas le lieu de naissance, était curé de Heynort, près de Dordrecht. Il fut enlevé par les novateurs et conduit à La Brille. On prétend que sa conduite n'était pas des plus édifiantes, et qu'il remplissait d'abord avec beaucoup de négligence les devoirs de sa place ; mais la miséricorde infinie de Dieu lui accorda la grâce spéciale d'effacer les taches de

sa conduite antérieure et de gagner
là couronne impérissable des Martyrs
par la courageuse fermeté qu'il mon-
tra dans sa confession de la foi.

SAINT PIERRE ARBUÉ (*d' Arbuesa*).

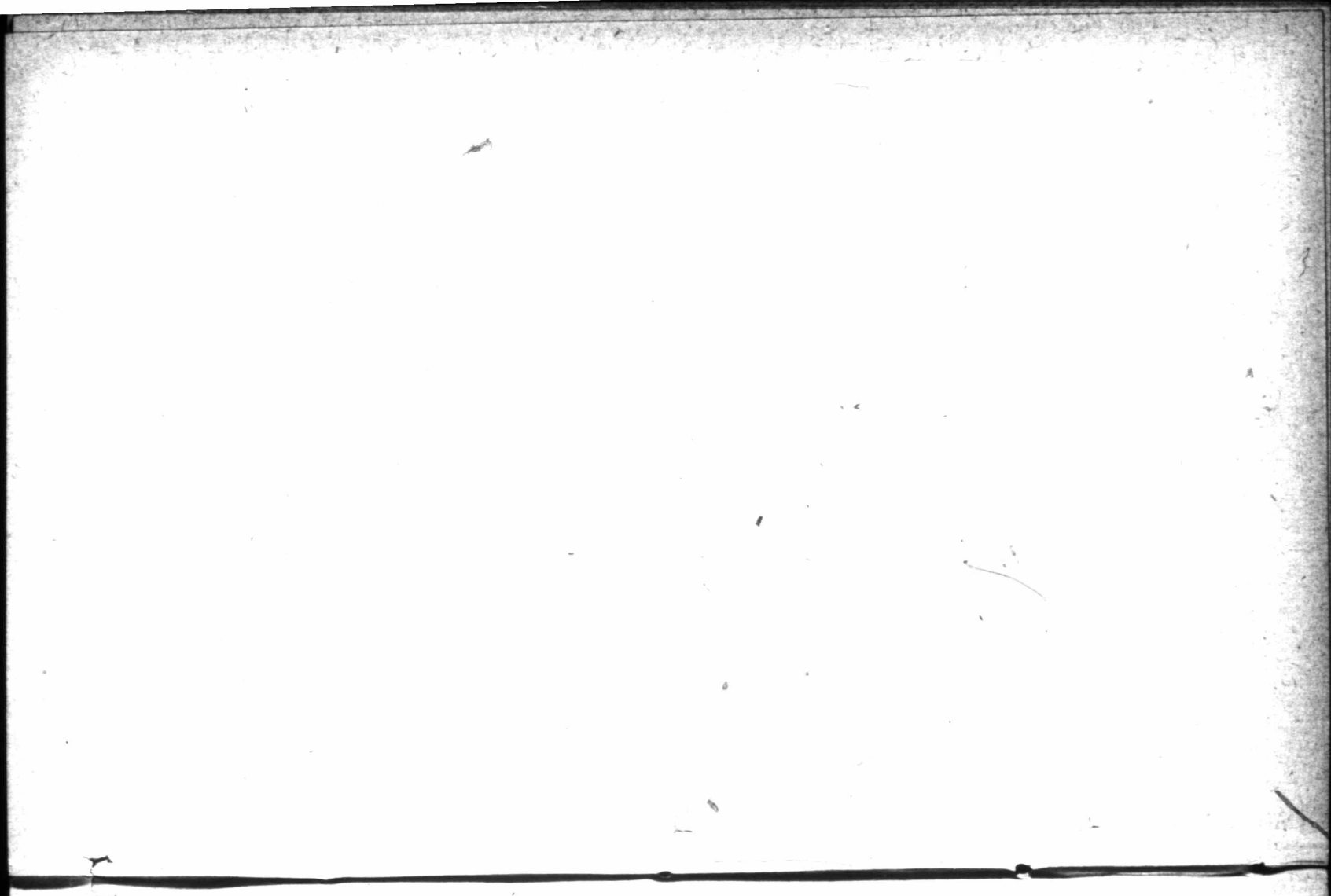
C'était à la fin du 15ème siècle, en 1485 ; depuis cinq ans seulement le célèbre Tribunal de l'Inquisition Espagnole était établi : mais déjà les Juifs et les Maures qui, la plupart, après avoir volontairement embrassé le christianisme, retournaient à leurs anciennes superstitions, s'élevaient avec dépit contre ce tribunal :—ils essayèrent même la violence. A Saragosse, ils se portèrent aux derniers excès, et c'est dans cette ville que le ciel permit que le Tribunal de l'Inquisition, que l'impiété et l'hérésie ont tant calomnié, obtint comme une sanction divine, par le martyre d'un de ses Saints Serviteurs, Pierre d'Arbuesa.

Pierre, distingué par sa naissance, mais encore plus par sa piété, était chanoine de la Cathédrale de Saragosse, lorsqu'il fut nommé Inquisiteur sous le célèbre Thomas de Torquemada, premier Inquisiteur Général ; le chanoine exerça son office

avec toute l'équité, le désintéressement et la circonspection qu'on pouvait attendre d'un homme canonisé d'avance par la voix publique. Il avait coutume de passer, chaque jour, en prière un temps considérable devant le grand autel de la Cathédrale, où il restait souvent bien avant dans la nuit. Deux scélérats, soudoyés par les Juifs, entrèrent un soir dans l'Eglise, avec le dessein prémédité de l'assassiner ; à la faveur des ténèbres, ils parviennent à la balustrade où Pierre Arbué était à genoux ; sans respect pour la sainteté du lieu, les assassins se jettent sur lui, le percent de plusieurs coups de poignard et le laissent à demi mort aux pieds du sanctuaire. C'était dans la nuit du 14 septembre 1485.

Le Chanoine, blessé à mort, vécut encore deux jours, ne cessant de louer le Seigneur d'avoir été jugé digne de souffrir pour sa cause. Son corps fut inhumé dans le lieu même où il avait été assassiné. La ville de Saragosse lui fit faire de magnifiques funérailles ; quelque temps après, on mit une lampe sur son tom-

beau ; et dans la suite, l'Empereur Charles-Quint obtint du Pape Paul III sa béatification et la permission pour l'Espagne d'en faire la fête le 17 de septembre.



SAINTE MARIÉ-FRANÇOISE DES CINQ
PLAIES DE J. C.

Naples vit avec admiration, dans le dix-huitième siècle, une pauvre fille de la condition la plus obscure s'élever à une perfection sublime et mériter les honneurs des autels. Cette digne Servante de Dieu vint au monde dans la capitale du royaume des Deux-Siciles le 25 mars 1715, et reçut au baptême les noms d'Anne-Marie. Son père, ouvrier en gaze, s'appelait François Gallo, et sa mère Barbe Basinsi. Gallo était un homme dur et bizarre. Son épouse, d'un rang plus élevé et sœur d'un colonel de l'armée napolitaine, avait de la douceur et de la piété. Inquiète et malade pendant sa grossesse, elle consulta deux célèbres personnages dont la vertu jetait alors à Naples le plus grand éclat : Saint François Girolamo, jésuite, et Saint Jean-Joseph de la Croix, franciscain. L'un et l'autre lui dirent de prendre bien soin de son enfant, qui deviendrait

une grande Sainte. Barbe, rassurée par ces paroles des Serviteurs de Dieu, accoucha heureusement. On ne tarda pas à voir se réaliser en partie la prédiction des deux Saints. Dès sa plus tendre enfance, la jeune Anne-Marie montra un vif attrait pour la piété. Conduite à l'église par sa pieuse mère, elle s'y tenait avec un respect et une modestie qui charmaient et édifiaient tout le monde. Son premier confesseur fut un missionnaire, qui la trouva si instruite, si avancée dans la voie du salut et si désireuse de s'unir à Jésus-Christ, qu'il l'admit à la première communion avant qu'elle eut huit ans accomplis. Elle fit cette grande action avec une ferveur remarquable qu'elle manifesta par l'abondance de ses larmes. Quoiqu'elle fût d'une santé délicate, son père l'obligeait à un travail assidu ; elle s'y soumettait sans murmure, allait chaque jour de bonne heure à l'église et revenait ensuite se mettre à l'ouvrage, le faisant avec tant de diligence, que sa tâche n'était pas inférieure à celle de ses sœurs qui travaillaient tout le jour.

Lorsque Anne-Marie eut atteint l'âge de dix-sept ans, un homme vertueux, qui l'avait remarquée et qui admirait sa modestie, la demanda en mariage à son père. Gallo connaissait les bonnes qualités, la position de cet homme ; aussi ne balançait-il pas à consentir à cette union, pensant qu'il n'y rencontrerait aucun obstacle de la part de sa fille. Il lui en parla d'une manière à lui faire comprendre qu'il voulait qu'elle acceptât le parti avantageux qui se présentait ; mais elle avait déjà fait le choix d'un autre époux. Elle lui déclara courageusement qu'elle n'était pas dans l'intention de se marier, et lui demanda la permission d'entrer dans le tiers-ordre de St. François, de la réforme de Saint-Pierre d'Alcantara. A ces mots, Gallo, qui voyait ses projets contrariés et sa parole compromise, se livra à toute la violence de son caractère. Depuis ce moment il traita sa fille de la manière la plus indigne, la frappant à coups de corde et de bâton, la foulant aux pieds, la renfermant et lui donnant à peine de quoi manger. L'innocente Anne-

Marie, qui connaissait le prix et le mérite des souffrances unies à celles de Jésus Christ, endurait avec une patience invincible et même avec joie ces traitements rigoureux, qui durèrent jusqu'à ce qu'un religieux franciscain eût amené Gallo à de meilleurs sentiments. Cet homme si dur consentit enfin à laisser sa fille suivre son attrait. Elle profita de cette disposition bienveillante pour prendre l'habit de Saint François, et un an plus tard elle prononça les vœux simples en usage dans cette pieuse Société. Elle reçut les noms de Marie-Françoise des Cinq Plaies de Jésus-Christ, sous lesquels elle fut désormais connue. On sait que ces Communautés ont des tiers-ordres dont ceux qui en font partie vivent dans le monde.

La santé de la Servante de Dieu étant délicate, son père crut devoir la destiner à un état moins fatigant que celui qu'elle avait chez lui, où elle filait de l'or et tissait la gaze ; il la plaça chez une couturière qu'elle édifia constamment par sa vertu et sa fidélité à observer la règle qu'elle

avait embrassée. Au bout de trois ans, elle retourna dans la maison paternelle, où de nouvelles croix l'attendaient. Sa mère venait de mourir ; et rien n'arrêtant plus la brutalité de Gallo, il se montra si dur et si exigeant envers sa fille pour le travail, que, par le conseil de son confesseur, elle se vit obligée de chercher un autre asile. Elle entra chez un marchand, homme vertueux, dont la femme était dissipatrice. Celle-ci, s'imaginant que la sœur Marie-Françoise indisposait son mari contre elle, en conçut une telle haine qu'elle la dénonça au tribunal civil et à l'archevêque de Naples. Cette vertueuse fille ne tarda pas à être justifiée par les juges du tribunal civil. L'archevêque, auquel on l'avait signalée comme une personne à visions, se montra pour elle moins favorable ; il lui défendit de s'adresser davantage à son confesseur, en qui elle avait une grande confiance, et lui donna pour père spirituel un des curés de la ville de Naples, homme de bien, mais un peu singulier, qui la reçut assez rudement et qui pendant plu-

sieurs années l'éprouva de diverses manières. Enfin, convaincu par sa propre expérience de la vertu éminente de Marie-Françoise, ce curé alla en faire son rapport à l'archevêque, qui, en étant très satisfait, lui rendit la permission de se confesser au prêtre qu'elle choisirait; mais l'humble fille continua de prendre pour guide de sa conscience le curé qui l'avait tant éprouvée. Le temps des tribulations ne finit pas encore alors pour elle. Sa santé, qui avait toujours été faible, s'altéra entièrement lorsqu'elle avança en âge, et l'obligea de quitter un conservatoire où elle avait été admise. Elle loua une pauvre chambre, près d'une église, et s'y logea avec une compagne qui était comme elle du tiers-ordre. Un bon prêtre, témoin de la sainteté de la Servante de Dieu, lui proposa d'aller demeurer chez lui; elle accepta, et ce fut là qu'elle passa le reste de ses jours, accablée d'infirmités des plus douloureuses, mais parfaitement soumise à la volonté divine, et la louant sans cesse au milieu de ses maux. Elle termi

na sa sainte vie par une mort précieuse aux yeux du Seigneur, à l'âge de soixante-seize ans, le 6 octobre 1791. Son corps après son décès resta frais et flexible. Plusieurs miracle opérés par son intercession déterminèrent le pape Grégoire XVI à la mettre au nombre des Bienheureux, et la cérémonie de sa béatification se fit à Rome avec beaucoup de solennité, le 12 novembre 1843.

BEATIFICATION

DE

DEUX CENT-CINQ MARTYRS.

Dimanche le 14 juillet a eu lieu, dans la Basilique de St. Pierre, à Rome, l'imposante cérémonie de la béatification de deux cent cinq Serviteurs de Dieu qui moururent pour la foi, au Japon, entre les années 1617 et 1632. Nous croyons intéresser nos lecteurs en leur donnant les détails suivants sur la persécution qui procura tant de Saints à l'Eglise.

En 1616, l'Empereur du Japon, Xogun-Sama, fils et successeur de Quixasu, qui en mourant lui avait recommandé d'arracher de ses Etats jusqu'à la dernière racine de la religion chrétienne, commença à exécuter les volontés de son père en publiant un édit de persécution. Une multitude considérable de chrétiens, dont plusieurs missionnaires, endurèrent le martyre, les uns par le glaive, les autres par le feu. Le nouvel Empereur arrivant à Méaco, l'an 1619,

apprit que les prisons étaient pleines de chrétiens ; il ordonna sur-le-champ que, sans aucune distinction d'âge ni de sexe, ils fussent tous brûlés vifs ; il ne voulut pas même permettre de différer le supplice d'une dame de qualité qui était sur le point d'accoucher. Le jour marqué pour l'exécution étant venu, on fit entrer les confesseurs, au nombre de cinquante, dans une cour où ils furent liés ; on les conduisit ensuite dans la place publique où ils trouvèrent neuf charrettes sur lesquelles on les fit monter, les hommes dans la première et la dernière, les femmes et les enfants, dont quelques-uns étaient encore à la mamelle, dans celles du milieu. Un trompette allait devant, et, à chaque bout de rue, publiait que l'Empereur avait condamné ces gens-là au feu parce qu'ils étaient chrétiens. Les Martyrs, de leur côté, ajoutaient : *Il est vrai, nous allons mourir pour Celui qui a lui-même donné sa vie pour nous* ; et de temps en temps ils s'écriaient tous ensemble : *Vive Jésus !* Ils disaient ensuite des choses si tendres et témoignaient un contentement si parfait

que les assistants ne pouvaient retenir leurs larmes. Les buchers étaient dressés dans la place d'un faubourg ; les confesseurs y étant arrivés, aperçurent des croix plantées autour desquelles on avait fait de grands amas de bois : leur joie redoubla à cette vue et ils la firent paraître par leur promptitude à sauter en bas des charrettes. On les lia deux à deux à chaque croix par le milieu du corps et la face tournée l'un contre l'autre. Les hommes étaient ensemble et les femmes de même, mais les plus petits enfants étaient à côté de leurs mères. La fumée devait d'abord étouffer les patients. Mais quand elle fut dissipée et la nuit survenue, on vit distinctement les Martyrs qui, les yeux élevés vers le ciel et le corps immobile, semblaient goûter au milieu de cette fournaise ardente toutes les joies du Paradis. Quelque temps après, on les entendit qui chantaient tous ensemble les louanges du Seigneur, ce qui, joint aux cris des assistants et aux hurlements des bourreaux, formait un bruit confus qui inspirait tantôt la terreur et tantôt la compas-

sion. Mais ce qui attendrit jusqu'aux plus insensibles ce fut de voir les pauvres mères qui, tout occupées de leurs enfants, semblaient oublier leurs propres douleurs pour soulager celles de ces petits innocents, leur passant continuellement la main sur le visage afin de leur diminuer le sentiment du feu ; les caressant, les baisant, essuyant leurs larmes, étouffant leurs cris et les encourageant par leurs paroles les plus tendres à souffrir quelques moments un supplice qui allait finir et qui leur procurerait un bonheur sans bornes et sans fin. Ils expiraient enfin tous les uns après les autres, et à mesure qu'ils rendaient l'âme, les soupirs et les sanglots redoublaient dans l'assemblée.

Les plus considérables de cette illustre et nombreuse troupe de confesseurs étaient Jean Faximoto Tafiroye, un des plus grands seigneurs de la Cour Impériale, et sa femme, celle-là même dont le cruel Empereur n'avait pas voulu qu'on attendit les couches pour la faire mourir. Ils avaient six enfants ; l'aîné des gar-

çons fut sauvé malgré le père et la mère qui avaient fort souhaité pouvoir se présenter devant la cour céleste avec toute leur famille. Les cinq autres étaient deux filles de douze et de trois ans, et trois garçons de onze, de huit et de six; tous se montrèrent, jusqu'au dernier soupir, dignes de tels parents. Après leur mort, on trouva la plus petite des filles tellement collée contre le sein de sa mère que ces deux corps semblaient n'en faire qu'un.

Ce que l'inquisition Japonaise cherchait avec plus de soin, c'étaient les missionnaires. Dans cette chasse aux Prêtres de la Religion, elle trouva d'empressés auxiliaires dans deux nations européennes, que nous ne voulons pas nommer ici. L'an 1621, un navire qui appartenait à l'une de ces deux nations, captura un petit bâtiment Japonais monté par des chrétiens, entre lesquels se trouvaient deux Religieux déguisés en marchands : l'un était un Père Augustin, nommé Pierre de Zugnica ; l'autre était un Père Dominicain, nommé Louis Floréz ; le premier était Espa-

gnol, le second Flamand ; le père du premier, marquis de Villa Manrique, avait été Vice-Roi du Mexique. Grâce à l'inquisition Japonaise et aux poursuites des deux peuples que nous ne voulons pas nommer, continuées une année tout entière, les deux Religieux furent brûlés vifs, le 10 août 1622, avec le Capitaine du navire ; le reste de l'équipage eut la tête tranchée. On offrit la vie à tous s'ils voulaient adorer les divinités impériales du Japon : il n'y eut pas un seul apostat.

Parmi les Missionnaires qui souffrirent le martyre, le plus illustre fut le Père Charles Spinola, d'une noble famille de Gènes. Il s'était fait Jésuite à Nole, dans le temps que le Cardinal Spinola, son oncle, était Evêque de cette ville. Le désir qu'il avait de verser son sang pour la foi lui fit demander d'être associé aux travaux des Missionnaires du Japon : ce qui lui fut accordé. Il partit donc, et arriva l'an 1602. Il travailla au salut des âmes avec une ardeur infatigable, et convertit un grand nombre d'infidèles, surtout par sa douceur.

Les fatigues qu'il avait à essayer ne l'empêchaient pas de mener une vie très austère. Les Japonais l'enfermèrent dans une prison où il eut beaucoup à souffrir de l'inhumanité de ses gardes, qui lui refusaient jusqu'à un verre d'eau pour étancher sa soif occasionnée par une fièvre brûlante; mais Dieu, qui n'abandonne jamais les siens, adoucissait les maux de son Serviteur par l'onction de sa grâce et lui faisait trouver des consolations ineffables au milieu de ses fers. Voici comment il s'explique à ce sujet dans une lettre qu'il écrivit de sa prison :

“ Qu'il m'est doux de souffrir pour Jésus-Christ ! Je ne peux trouver de paroles assez énergiques pour rendre tout ce que je sens, surtout depuis que nous sommes dans ces cachots, où nous vivons dans un jeûne continu. Les forces de mon corps m'abandonnent, mais ma joie augmente à mesure que je vois approcher la mort. Quel bonheur pour moi s'il m'était permis, à Pâques prochain, de chanter dans le Ciel, avec les Bienheureux, le cantique d'allégresse ! ” “ Si vous aviez goûté, dit il

dans une lettre à Maximilien Spino-la, son cousin, les ineffables douceurs que Dieu verse dans les âmes de ses Serviteurs, vous n'auriez plus que du mépris pour toutes les choses du monde ! Je commence à être disciple de Jésus-Christ depuis que je souffre en prison pour son amour. Je me suis trouvé amplement dédommagé des rigueurs de la faim par la douceur des consolations dont mon cœur a été comme inondé : et quand je serais plusieurs années en prison, ce temps me paraîtrait court, tant je désire souffrir pour celui qui me récompense si libéralement de mes peines. Entre autres maladies, j'ai eu une fièvre qui a duré cent jours, sans qu'il me fût possible d'avoir aucun remède convenable à ma situation. Durant tout ce temps-là, j'ai ressenti une joie dont je tâcherais inutilement de vous donner une idée. Je ne me possédais plus, et je me croyais déjà dans le Paradis. ”

Le Père Spino-la ayant été condamné à être brûlé, il en apprit la nouvelle avec les sentiments de la joie la plus vive. Dès ce moment il ne cessa

plus de remercier Dieu d'une si grande grâce dont il se jugeait indigne. On le conduisit d'Omura, où il était en prison, à Nangazaqui. Il fut exécuté sur une montagne proche de cette ville, avec quarante neuf autres Chrétiens, dont neuf étaient Jésuites, quatre Franciscaïns et six Dominicains : tous les autres étaient laïques. On en brûla vingt cinq, et l'on décapita le reste. Parmi ces derniers, le Père Spinola avait tout près de lui Isabelle Fernandez, veuve de Dominique Georges, chez lequel il avait été arrêté quatre ans auparavant, et dont il avait baptisé un nouveau né sous le nom d'Ignace. L'enfant était derrière sa mère, et le saint homme ne le voyait point ; il craignit qu'on ne l'eut caché pour le soustraire à la mort. "Où est mon petit Ignace ? s'écria-t-il, en s'adressant à Isabelle ; qu'en avez-vous fait ?" "Le voici, répondit sa mère, le prenant entre ses bras ; je n'ai eu garde de le priver du seul bonheur que je sois en état de lui procurer." Puis elle dit à l'enfant : "Mon fils, voilà votre père ; priez-le qu'il vous bénisse." Aussitôt ce petit

innocent se mit à genoux, joignit ses mains, et demanda au Père sa bénédiction. Il fit cela d'un air si touchant, que comme l'action de la mère avait attiré de ce côté-là les yeux des spectateurs, il s'éleva tout-à-coup un bruit confus de cris et de gémissements dont on appréhenda les suites. On se hâta donc de finir cette première exécution, et dans l'instant on vit voler deux ou trois têtes, qui allèrent tomber aux pieds du petit Ignace. Il n'en fut pas étonné ; on vint à sa mère ; il en vit aussi tomber la tête sans changer de couleur ; enfin, avec une intrépidité que cet âge ne peut feindre et dont il n'eut pas été capable naturellement, il découvrit son petit cou et le présenta tranquillement au bourreau qui lui trancha cruellement la tête.

Dès que cette première bande eut consommé son sacrifice, on plaça les têtes vis-à-vis de ceux qui devaient être brûlés, et on alluma le feu. Il était éloigné de vingt cinq pieds des pôteaux, et le bois tellement disposé, que le feu ne pouvait gagner que lentement ; on eut même soin de

l'éteindre quand on vit qu'il gagna it trop vite. Tout étant ainsi disposé, le Père Spinola donna une dernière absolution à Lucie Fraitez, qui se trouva attachée à côté de lui. Puis se tournant vers le Président, il lui dit d'une voix assez ferme qu'il voyait bien ce que les religieux d'Europe venaient chercher au Japon, et que leur joie au milieu d'un si affreux supplice devait lever pour toujours les soupçons dont on s'était laissé prévenir contre eux. Il fit ensuite une courte exhortation à l'assemblée: "Cé feu qui va nous brûler, dit-il, n'est que l'ombre de celui dont le vrai Dieu punira éternellement ceux qui auront refusé de le reconnaître, ou qui, l'ayant connu et adoré, n'auront pas vécu d'une manière conforme à la sainteté de sa loi." Le Père Spinola n'expira qu'après deux heures de martyre, à l'âge de cinquante-huit ans : c'était le 2 septembre 1622.

